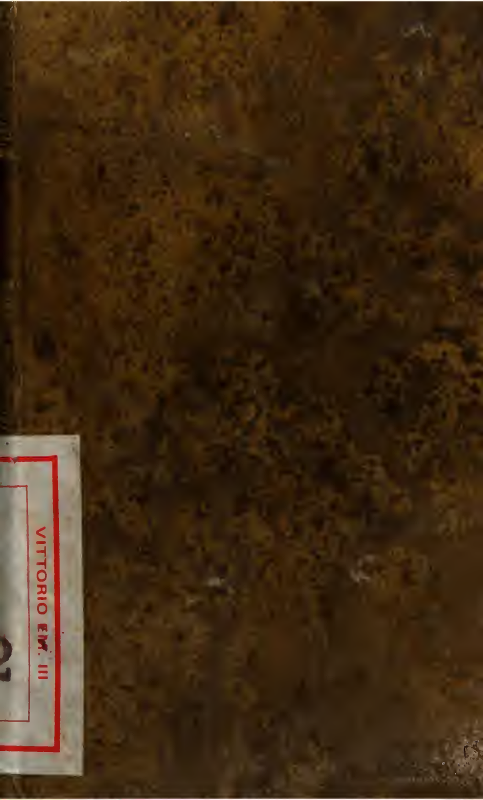
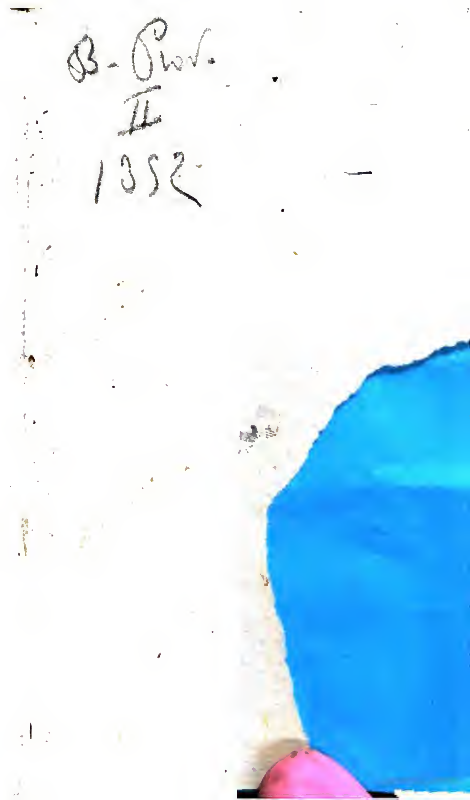

VITTORIO EM. III


B-Prov.
II
1352



VIES

DES

PLUS CÉLÈBRES MARINS.

BARBEROUSSE.







VIE

DE

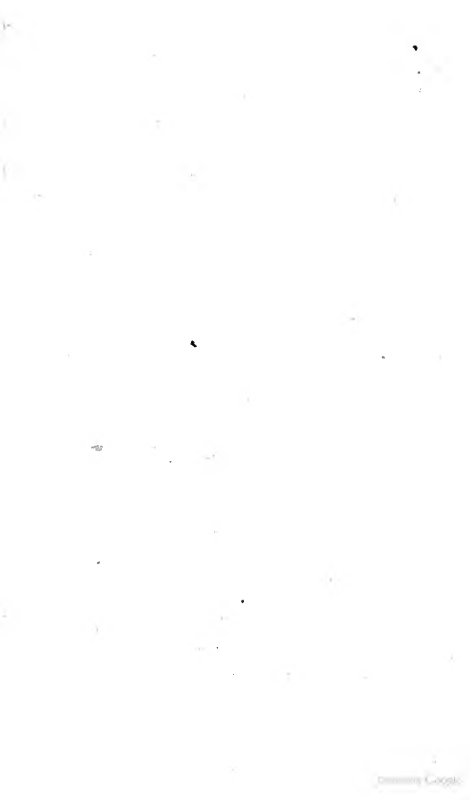
BARBEROUSSE,

GÉNÉRAL DES ARMÉES NAVALES DE SOLIMAN II, EMPEREUR DES TURCS.

AVIGNON,

JEAN-ALBERT JOLY, IMPRIM.-LIBR.

1817.



AVANT-PROPOS.

Dans un temps où toutes les puissances de l'Europe tournent leur attention du côté de la marine, où leurs sujets cherchent avec empressement à prouver leur zèle, à déployer leur courage, nous avons espéré qu'on verroit quelqu'écrivain sacrifier ses travaux et ses veilles pour présenter des modèles à suivre dans ce genre, et donner au public la vie de ces héros qui, par des exploits maritimes, ont honoré leur patrie et fait passer leur nom à la postérité. Voyant qu'aucun ne prenoit la plume pour remplir cet objet intéressant, même utile, nous avons osé le faire; et le public, qui est un juge équitable, décidera si l'entreprise est au-dessus de nos forces. M. Graincourt, peintre et pensionnaire de S. E. monseigneur le cardinal de Luines, en a eu l'idée; mais il n'a donné qu'une notice très-succincte des illustres marins de France, et y a joint leurs portraits. Son ouvrage a été reçu avec accueil; ce qui en prouve la bonté.

Notre plan est tout différent du sien:

nous donnerons la vie détaillée des plus célèbres marins françois et étrangers. Les talens sont de toutes les nations : toutes présentent des modèles à suivre, mais la France a l'avantage incontestable de fournir plus de héros que les autres : le nombre y est si grand aujourd'hui, que notre auguste monarque est plus embarrassé à les occuper qu'à les chercher. Dans chaque vie on verra le héros prendre les armes, développer ses talens, se faire admirer, monter aux dignités, arriver enfin à l'immortalité.

Nous avons commencé par Barberousse, homme extraordinaire, et nous espérons que le public lira sa vie avec plaisir. Beaucoup d'auteurs en ont parlé sans donner de détails : pour parvenir à le faire connoître, nous avons consulté ceux qui méritent le plus de confiance, tels que Paul Jove et Brantôme, etc. qui étoient ses contemporains, et pour ainsi dire, témoins de ses actions. Nous donnerons les autres marins illustres suivant l'ordre des temps, et nous consulterons toujours les meilleurs auteurs.

Cet ouvrage essuiera le sort de tous ceux qui

qui paroissent ; les uns le loueront, les autres le blâmeront. Nous donnâmes, il y a quelques mois, la vie du célèbre Jean-Bart : quelques lecteurs avouèrent qu'on devoit savoir gré à un écrivain d'avoir rassemblé toutes les actions d'un des plus grands hommes que la France ait produits ; sur le compte duquel on débitoit une multitude de fables, et dont on ne connoissoit cependant que quelques actions même sans détails. D'autres trouvèrent que le style étoit trop sec ; que les faits étoient décharnés ; qu'il y en avoit d'apocryphes, etc. Nous croyons que la vie d'un héros doit être écrite d'un style rapide ; que, pour peindre ses actions, il ne faut point emprunter le secours de l'éloquence ; qu'elles se suffisent à elles-mêmes ; que le seul moyen de rassembler celles d'un homme aussi moderne que Jean-Bart, est d'avoir recours aux mémoires du temps et à la tradition de ceux dont les pères ont vécu avec lui. C'est ce que nous avons fait à l'égard de Jean-Bart.

On trouve un article dans le mercure du 6 janvier 1781, n°. p. 39, où l'on nous

accuse d'avoir mis dans cette vie un fait controuvé. Nous croyons devoir présenter notre justification au tribunal du public : le silence seroit un aveu. Nous allons rapporter les termes du critique, et répondre article par article.

Le critique. *On sait que la première qualité d'un historien est d'être esclave de la vérité, et de n'annoncer aucun fait qu'il ne soit bien assuré de son existence : sans cette attention, il se prive nécessairement de toute la confiance de la part de ses lecteurs, objet principal qu'il doit s'y proposer.*

Réponse. Nous connoissions ce devoir, et nous l'avons rempli.

Le critique. *Il paroît que l'auteur de la vie de Jean-Bart ne s'est pas conformé à ces principes, et qu'il a induit en erreur le rédacteur des* AVIS DIVERS, *ou* JOURNAL GÉNÉRAL DE FRANCE.

Réponse. L'auteur de la vie de Jean-Bart n'a induit personne en erreur. Il a pris trop de précautions et a fait trop de recherches, pour qu'on puisse l'en accuser si légérement.

Le critique. *En supposant l'anecdote vraie ;*

loin d'être à la gloire du héros du livre , elle ne le montreroit qu'un peu plus grossier qu'on ne l'a toujours dépeint.

Réponse. On n'a jamais dépeint Jean-Bart comme un homme grossier ; mais on l'a toujours présenté comme un homme simple, brave et hardi en même temps. Nous croyons devoir rapporter ici le fait pour ceux qui ne le connoissent pas : il est dans la vie de Jean-Bart.

» Louis XIV lui fit donner une rescription de mille écus sur le trésor royal : c'étoit un nommé Pierre Gruin qui devoit la payer : il demeuroit dans la rue du Grand-Chantier , au Marais. Jean-Bart se rend à Paris , va dans la rue du Grand-Chantier , demande de porte en porte où demeure Pierre Gruin , trouve sa maison , dit au portier : *N'est-ce pas ici que demeure Pierre Gruin ?* Le portier répond : *C'est ici que demeure* M. *Gruin.* Jean-Bart entre , monte l'escalier , ouvre les portes , arrive au lieu où M. Gruin est à dîner avec plusieurs de ses amis , dit : *Lequel de vous est* Pierre Gruin ! Pierre Gruin lui répond : *C'est moi*

qu'on appelle M. Gruin. Jean-Bart lui présente sa rescription. M. Gruin la prend, la lit, passe la main par-dessus son épaule comme pour la lui rendre, la laisse tomber, dit : *Vous repasserez dans deux jours.* Jean-Bart tire son sabre, qu'il portoit toujours au lieu d'épée, dit : *Ramasse cela et paie tout-à-l'heure.* Un de ceux qui sont à dîner avec M. Gruin reconnoît Jean-Bart, dit à M. Gruin : *Payez, c'est Jean-Bart, il ne faut pas plaisanter avec lui.* M. Gruin se lève, ramasse la rescription, dit à Jean-Bart de le suivre, qu'il va le payer. Il passe dans son bureau, prend des sacs remplis d'argent blanc, va pour les peser. Jean-Bart lui dit : *Il me faut de l'or.* M. Gruin, que la peur avoit rendu poli, le paie en or «.

Le critique. *Ce M. Gruin, que l'on qualifie de caissier, étoit garde du trésor royal; or, les gardes du trésor royal ne paient point par eux-mêmes; ils n'ont pas même la clef de leur caisse, et tous les fonds sont à la garde du caissier qui en répond personnellement et leur en rend compte, et voilà ce qu'ignoroit l'historien de Jean-Bart.*

Réponse. L'auteur, comme on l'a vu, ne qualifie point M. Gruin de caissier ; il dit qu'il étoit garde du trésor royal ; que la rescription lui étoit adressée, parce que le monarque ne connoît que le garde de son trésor royal, qui s'arrange avec son caissier, comme il le juge à propos. Il est certain qu'il y a sur les rescriptions de cette espèce : Claude ou Pierre un tel paiera, etc. Si M. Gruin s'étoit appelé Claude, on auroit mis Claude Gruin, etc. et Jean-Bart auroit cherché Claude Gruin. Il est d'ailleurs vraisemblable que M. Gruin pouvoit donner mille écus à Jean-Bart pour s'en débarrasser, sans être obligé d'aller ouvrir sa caisse.

Il n'est pas étonnant que Pierre Gruin ait eu peur en voyant Jean-Bart en colère contre lui, puisque Guillaume III, roi d'Angleterre, frémit lorsqu'il le rencontra, en passant de Hollande en Angleterre, et qu'il fit mettre son pavillon bas pour que cet homme intrépide ne le reconnût pas.

Le critique. *V. Gruin, garde du trésor royal, et son frère, maître de la chambre aux deniers, étoient honorés des bontés particuliè-*

res de Louis XIV ; et , par les prérogatives dont jouissoient alors leurs charges, ils travailloient directement avec sa majesté , et ne rendoient compte qu'à elle , chacun pour ce qui concernoit ses fonctions.

Réponse. Le critique semble vouloir insinuer que l'auteur a cherché à jeter du ridicule sur le garde du trésor royal ; mais il est fort éloigné d'avoir de pareils sentimens à l'égard d'un homme qui occupe une des premières places du royaume, qui est honoré de la confiance du monarque, au point d'avoir entre ses mains le trésor de la nation. Nous ne doutons point que les MM. Gruins ne fussent honorés des bontés de Louis XIV , et qu'ils ne travaillassent directement avec lui ; mais c'étoit pour lui rendre compte des deniers de son trésor. Jean-Bart avoit acquis par son mérite seul, les prérogatives de converser avec sa majesté pour lui raconter ses combats et ses triomphes.

Le critique. *L'un et l'autre ont laissé des descendans qui jouissent à la cour et à la ville de la considération qui leur est due.*

Réponse. Comme nous n'avons point l'honneur de les connoître ; nous ignorons quelle est la considération qui leur est due à la cour et à la ville ; mais nous savons que les descendans du célèbre Jean-Bart en jouissent d'une très-grande dans toute la France, par les services importans que leurs pères et eux-mêmes ont rendu à l'état, et par les dignités qu'ils possèdent dans la marine.

Le critique. *Ils ne peuvent voir qu'avec indifférence les autres traits qui servent d'accessoire à l'infidélité de l'anecdote dont il est question, qui ne peut être regardée que comme une fable, d'après l'auteur lui-même, qui dit, dans son avertissement, que chacun a une fable à débiter sur le compte de Jean-Bart. Voilà la sienne.*

Réponse. Il est plaisant de voir annoncer l'indifférence avec aigreur. On est toujours porté à nier ce qui déplaît. Enfin il est certain que Louis XIV fit donner à Jean-Bart une rescription de mille écus sur le trésor royal ; que le garde du trésor royal s'appeloit Pierre Gruin. Les circonstances

de cette anecdote sont de notoriété publique ; elles ont été racontées et attestées à l'auteur par des personnes dont les pères ont été intimement liés avec le célèbre Jean-Bart. Cette anecdote n'est donc point une fable : c'est une vérité constante ; elle ne blesse personne, et montre seulement le caractère de Jean-Bart.

Nous avons cru qu'on verroit avec plaisir le portrait de Barberousse au commencement de sa vie. Il est d'après un qui fut fait de son temps, et a été gravé par la même main que celui de Jean-Bart.

VIE



VIE DE BARBEROUSSE.

HARIADEN, surnommé Barberousse, peut être mis au nombre des grands marins. Sa vie est une des plus singulières et des plus intéressantes qui aient jamais été écrites. Il étoit de la maison d'Anthon, établie depuis un temps immémorial en Saintonge, et regardée comme très-illustre. Son père épousa Marguerite de Marcueil, qui descendoit d'une des plus anciennes familles du Périgord. Elle lui apporta en mariage les terres et seigneuries des Bernadières et des Combes. Ils eurent de leur mariage deux enfans mâles. A l'aîné échurent les biens paternels; le cadet eut les terres des Bernadières et des

Combes. C'est de celui-ci que nous présentons la vie.

Vers l'an 1501 Louis XII, roi de France, envoya une flotte de soixante vaisseaux au secours des Vénitiens qui étoient en guerre avec le Turc. La jeune noblesse du royaume s'empressa de s'embarquer et d'aller servir sous M. de Ravastein, qui commandoit ces troupes auxiliaires. Le chevalier d'Authon crut qu'il seroit honteux pour lui de rester dans l'inaction pendant que ses contemporains iroient se précipiter au milieu des hasards. Il loua ses terres des Bernadières et des Combes; se fit donner un pot-de-vin considérable, une année de ses revenus; s'associa avec un jeune homme à-peu-près du même âge que lui, nommé Montsoreau, cadet de la maison de Berneuil en Anjou. Ils se jurèrent une amitié fraternelle, se promirent de vivre et de mourir ensemble. Ils allèrent joindre l'armée que devoit commander M. de Ravastein, s'embarquèrent avec elle.

Lorsque les François et les Vénitiens furent rassemblés, Pézaro, qui commandoit

les derniers, proposa à M. de Ravastein d'aller assiéger l'île de Métclin, que les anciens appeloient Lesbos. Les jeunes volontaires françois se livrèrent à toute l'impétuosité de leur âge. Le siége avançoit; on étoit près de se rendre maître de la ville : mais Pézaro vouloit commander seul; il ne déféroit point aux avis de M. de Ravastein. Celui-ci s'impatienta, assembla les François; leur fit connoître ses sujets de mécontentement; les rembarqua et les ramena en France.

La vie active et bruyante qu'on mène dans les camps plut aux chevaliers d'Authon et de Montsoreau, leur donna du dégoût pour cette uniforme tranquillité à laquelle ils seroient obligés de se livrer dans leurs campagnes. Ils se dérobèrent aux recherches de leurs officiers, restèrent à Métclin; renouvelèrent leur serment d'amitié fraternelle; achetèrent un petit vaisseau, prirent à leur solde quelques soldats qui, comme eux, avoient abandonné l'armée françoise, allèrent en course. Voilà les commencemens

d'un homme qu'on verra faire trembler Charles-Quint, même sur son trône.

Les chevaliers d'Authon et de Montsoreau firent des prises assez considérables. Alors ils songèrent à retourner dans leur patrie pour y faire parade de leurs richesses. Le chevalier d'Authon, voulant se donner plus d'importance et faire paroître du merveilleux dans son voyage, assura qu'il apportoit avec lui une coiffe de la vierge qu'il avoit trouvée, par une espèce de miracle, près de Jérusalem. On étoit alors ignorant et crédule : ce mensonge passa pour une vérité. Tous les curés des environs désiroient d'avoir cette précieuse relique dans leur église. Le chevalier d'Authon, pour exciter encore davantage leur désir, feignoit d'y être attaché et d'avoir beaucoup de répugnance à la céder. Enfin il en fit présent à la paroisse de Champeou, dans laquelle étoit sa terre des Bernardières.

Les deux chevaliers ne tardèrent pas à s'ennuyer dans ce pays : ils résolurent de retourner à l'île de Mételin. Celui d'Authon vendit sa terre des Bernardières à l'aïeul

de Brantôme l'historien, afin d'être en état d'acheter un vaisseau assez considérable et de reprendre l'état de corsaire. Lorsqu'ils furent retournés dans cette île, ils achetèrent effectivement un vaisseau plus fort que le premier, firent des prises plus considérables et retournèrent encore dans leur patrie. Le chevalier d'Authon fit bâtir une très-belle maison à sa terre des Combes, y joignit plusieurs acquisitions. Il comptoit s'y établir et y passer le reste de ses jours; mais il s'ennuya encore de la vie tranquille, résolut de quitter la France pour toujours; vendit cette seconde terre à un greffier du parlement de Bordeaux, qui fut depuis premier président au parlement de Rouen.

Les deux chevaliers, de retour à Mételin, reprirent le métier de corsaire, s'y enrichirent si considérablement, qu'ils résolurent de ne plus le quitter. Ils embrassèrent le mahométisme, se dirent frères, fils d'un renégat juif, originaire de Mételin. Pour faire perdre la trace de leur naissance, ils changèrent de nom : d'Authon prit celui de Hariaden, et Montsoreau celui de Horuc;

ce dernier y ajouta le surnom de Barberousse. Depuis ce moment on n'entendit plus parler d'eux dans leur pays : on les crut morts. Comme ils firent beaucoup de bruit dans le monde, presque tous les historiens qui en ont parlé, ignorant leur origine, les disent natifs de Mételin, tel que Paul Jove, Marmol, de Thou, etc.

Ils s'associèrent avec un nommé Camal qui étoit le plus fameux corsaire de son temps ; se perfectionnèrent avec lui dans l'art de la navigation. Horuc étant un peu plus âgé que Hariaden, prit le titre de lieutenant de Camal ; mais ils agissoient toujours de concert : il n'y avoit de distinction entr'eux que par le titre. Ils firent des prises considérables : voyant qu'ils avoient beaucoup de vaisseaux, d'esclaves, et qu'une quantité de petits corsaires s'étoient rangés sous leur obéissance, ils résolurent d'aller croiser sur la mer Méditerranée. Ce fut vers l'an 1517. Lorsqu'ils y arrivèrent, ils trouvèrent le royaume d'Alger agité par les guerres civiles : deux frères se disputoient la couronne de ce pays. L'un avoit pris à sa

solde un grand nombre de cavaliers arabes; l'autre, qui regardoit sa perte comme certaine, vit avec joie arriver ces étrangers accompagnés de nombreuses troupes, leur offrit une somme considérable s'ils vouloient se ranger de son parti. Horuc fit descendre ses troupes par terre, leur ordonna de tirer d'abord des traits sur les Arabes, de mettre ensuite le sabre à la main et de s'élancer sur eux. On exécuta si promptement ses ordres, que les Arabes furent vaincus avant même d'avoir songé à faire usage de leurs armes, et le nom de Turc devint formidable aux Arabes et aux Maures. L'ambition de Horuc s'éveilla; il résolut de profiter de sa victoire et de s'emparer lui-même de la couronne d'Alger. Son projet lui parut d'autant plus facile à exécuter, qu'il s'étoit aperçu que les Maures étoient fort lâches et ignoroient totalement l'art militaire: qu'il régnoit parmi eux une division qui augmentoit la facilité de les vaincre et de les soumettre. Les Arabes lui avoient semblé légers, inconstans. Il intimida les uns par les plus terribles menaces, gagna

les autres par les plus grandes promesses ; se fit proclamer roi d'Alger ; fit étrangler dans le bain Selim Eutemi, celui qui l'avoit appelé à son secours. Il voulut épouser Saphira, veuve de l'infortuné Selim ; mais cette vertueuse princesse eut horreur de se voir forcée d'épouser le meurtrier de son mari : elle se donna la mort. Horuc se trouvant trop resserré dans ce petit état, attaqua et soumit un autre petit royaume voisin, nommé *Circelle*.

Après ces succès rapides, les deux frères prirent chacun leur département : Hariaden se chargea des expéditions de mer, ravagea toutes les côtes d'Italie et d'Espagne : Horuc se chargea de celles de terre, assiégea Bugée avec des forces considérables ; la garnison, qui étoit composée d'Espagnols, se défendit avec opiniâtreté, fit un feu terrible sur les assiégeans. Horuc eut la main droite emportée d'un coup de canon. Cet accident ne fut pas capable de lui faire lâcher prise : il fit attacher une main de fer à son bras, continua le siége, força enfin les Espagnols à lui livrer la ville.

Charles V voyant que les succès excitoient la hardiesse de cet usurpateur, que sa puissance augmentoit tous les jours, résolut de l'arrêter dans sa course ; il envoya contre lui une armée formidable, commandée par Didac-Véra; mais Horuc avoit été informé de l'armement qu'on faisoit pour l'attaquer : il se tenoit sur la défensive, attaqua les Espagnols sitôt qu'ils furent débarqués, les tailla en pièces. Peu de temps après Hugues de Moncata parut sur les côtes d'Afrique avec une armée composée de vieilles troupes espagnoles qui avoient fait la guerre en Italie : Horuc les attaqua encore dans un lieu désavantageux, les battit, les força de rentrer dans leurs vaisseaux. Une terrible tempête repoussa les vaisseaux sur la côte où ils se brisèrent : les Espagnols, pour éviter de périr dans les flots, se jetèrent sur le rivage; Horuc en fit passer une partie au fil de l'épée; mit ceux qui échappèrent au fer de ses soldats, sur ses galères, pour servir de rameurs.

Persuadé que la fortune se faisoit une loi de seconder ses entreprises, il résolut de

conquérir toute l'Afrique : il attaqua Trémecen ; les habitans, effrayés, lui envoyèrent la tête de leur roi ; se soumirent. Le marquis de Gomarez, gouverneur de la ville et du port d'Oran, situé près de Trémecen, passa à Madrid, représenta aux ministres qu'il étoit absolument nécessaire d'envoyer des troupes en Afrique, si on vouloit conserver les possessions qu'on y avoit. On lui donna dix mille hommes avec lesquels il retourna à Oran. Plusieurs princes maures, du nombre desquels étoit le fils du roi de Trémecen, le joignirent avec ce qui leur étoit resté de soldats fidelles. Il forma une armée d'environ quinze mille hommes, marcha contre Horuc. Celui-ci sortit de Trémecen avec ce qu'il put ramasser de troupes, marcha à la rencontre de Gomarez. Les soldats excités par la valeur de leurs chefs, combattirent avec un courage qui tenoit de la fureur. Horuc fut enfin vaincu : il prit la fuite. Pour arrêter ceux qui le poursuivoient, il répandit sur sa route beaucoup d'argent et de pierreries ; mais les Espagnols, préférant la gloire de

faire périr un redoutable ennemi aux richesses qu'il semoit devant eux, continuèrent leur poursuite; le joignirent, lui tranchèrent la tête, la portèrent à Gomarez, qui la fit mettre au bout d'une lance, l'envoya dans tous les ports d'Afrique et d'Espagne, afin qu'on y fût certain de la mort de ce corsaire.

Cette mort causa une joie générale dans la chrétienté; mais elle ne dura pas. Sitôt que Hariaden fut informé du malheur arrivé à son frère, il se rendit à Alger, se fit proclamer roi, prit aussi le nom de Barberousse, qui est celui sous lequel nous le désignerons dans la suite de son histoire.

Le royaume d'Alger parut aussi trop petit à son ambition. Il résolut de soumettre tous les souverains qui l'environnoient; employa la force contre les uns, la ruse contre les autres, et réussit. Il fit construire plusieurs vaisseaux; prit à sa solde une quantité prodigieuse de pirates, ravagea les côtes d'Espagne, la Sardaigne, les îles Baléares. Charles-Quint fit équiper une flotte considérable, l'envoya contre lui; mais il la bat-

tit plusieurs fois, la détruisit entièrement. Les Siciliens, les Napolitains et les Vénitiens se réunirent; mirent en mer des forces considérables pour abattre la puissance du célèbre Barberousse; mais leurs efforts ne servirent qu'à augmenter ses triomphes: il prit plusieurs de leurs vaisseaux, en coula un grand nombre bas. Il battit, près du cap Circello, le fameux André Doria, lui prit plusieurs vaisseaux, du nombre desquels il s'en trouva deux qui étoient chargés d'armes, de vivres, et où il y avoit une quantité considérable de soldats.

Barberousse retourna à Alger couvert de lauriers. Il crut qu'il seroit honteux pour lui de laisser subsister une citadelle que Ferdinand avoit fait construire autrefois sur un rocher situé devant Alger, afin de tenir cette ville et son port en respect. Le roi d'Espagne y entretenoit une forte garnison: les souverains d'Alger l'avoient attaqué plusieurs fois sans pouvoir réussir à s'en rendre maîtres: Horuc y avoit échoué. Les difficultés excitèrent le courage de Barberousse: il investit cette place avec ses galères, somma

ma Martin Vargas, qui en étoit gouverneur, de se rendre. Vargas lui répondit qu'il ne livroit jamais à un corsaire une place que le roi d'Espagne avoit confiée à sa garde. Barberousse irrité redoubla ses efforts, mais il trouva tant de résistance, qu'il forma le projet d'abandonner son entreprise ; il se préparoit même à rentrer dans le port d'Alger, lorqu'un traître passa à la nage de la citadelle à la galère de Barberousse, l'avertit que les vivres et les munitions de guerre manquoient dans la place ; que s'il pouvoit empêcher qu'on y en fit entrer, Vargas seroit bientôt obligé de se rendre. Barberousse reprit courage, investit la place avec plus de précaution qu'auparavant, redoubla ses efforts. Enfin après plusieurs assauts, où il perdit un nombre considérable de soldats, il emporta la citadelle. Le gouverneur défendit seul une brèche pendant quelque temps : les Turcs ne s'en rendirent maîtres qu'après qu'il eut perdu un bras. Alors quatre Turcs s'élancèrent sur lui, l'enlevèrent, le menèrent à Barberousse

qui avoit ordonné qu'on tâchât de le prendre vif.

Le brave Vargas, moins sensible à la douleur que lui causoit sa blessure qu'à celle de voir la forteresse réduite au pouvoir des Turcs, dit à Barberousse : » C'est à la trahison d'un scélérat que tu dois ton triomphe, non à ta valeur ; si j'avois été secouru, on me verroit encore repousser tes efforts et les rendre inutiles. Tu es bien satisfait de me tenir en ta puissance et de pouvoir te venger ; mais mon corps mutilé est déjà accoutumé aux douleurs, je te causerai celle de me voir braver ta cruauté. « Barberousse, forcé d'admirer cet illustre prisonnier, lui répondit : » Ne crains rien, Vargas, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour calmer tes douleurs, si tu veux faire ce que je te demanderai. « Vargas lui répliqua : » Pour gage de ta foi, je demande la punition du traître qui est cause que tu as pris la citadelle. « Barberousse fit venir le soldat, le fit fouetter avec la dernière cruauté, ordonna qu'on lui tranchât la tête, la présenta à Vargas, et lui dit : » Tu vois

ma complaisance, j'exige que tu aie celle d'embrasser le mahométisme ; alors je te comblerai de biens et d'honneurs : je te ferai capitaine-général de mes gardes. « Vargas le regarda avec indignation, lui répondit: » Crois-tu qu'après avoir demandé la punition d'un homme qui a manqué à sa foi, je sois disposé à manquer à la mienne ! Garde tes richesses, confère tes dignités à d'autres, le prix que tu y mets force mon honneur à les refuser. « Barberousse entra en fureur, lui fit trancher la tète. On est étonné de voir un homme, qui étoit François d'origine, se livrer à de pareilles cruautés ; mais il vivoit depuis long-temps parmi les barbares et étoit devenu insensible à la pitié. Il renversa la forteresse, en fit jeter les matériaux à la mer, et rendit le port d'Alger libre.

La renommée publia les exploits guerriers de Barberousse jusqu'à Constantinople. Soliman II, empereur des Turcs, crut que c'étoit le seul homme capable de relever la gloire des Ottomans abattue par la lâcheté d'Himéral, général de ses galères,

qui, par une honteuse fuite, avoit laissé André Doria s'emparer de Coron, de Patras et de plusieurs autres places du Péloponèse. Il fit assembler le divan, dit à ceux qui le composoient, qu'il avoit conçu le projet d'attirer à son service Barberousse, dont on vantoit le courage et la science dans l'art de la navigation. Tous convinrent que c'étoit le seul Mahométan qu'on pût opposer à Doria. La résolution étant prise, on lui envoya Sason, officier de marque dans le corps des Janissaires, et on chargea Mengal, célèbre pirate, de le conduire à Alger le plus promptement qu'il seroit possible : sitôt que Sason fut arrivé, il alla trouver Barberousse, lui dit qu'il venoit de la part du grand Soliman, lui offrir la dignité de pacha et celle de général de ses armées navales, s'il vouloit se rendre à Constantinople. Il est difficile d'exprimer la joie que ces offres causèrent à Barberousse. Il sentit qu'avec la dignité de général des armées navales de l'empereur turc, il ne seroit plus regardé comme un aventurier que la fortune peut précipiter dans le néant

aussi promptement qu'elle l'en a tiré; qu'il pourroit parvenir à un plus haut degré de puissance, et faire des entreprises plus hardies. Il répondit qu'il feroit connoître à Soliman les forces des princes chrétiens ; lui présenteroit le tableau de leurs dissentions ; que ce monarque sauroit enfin ce qu'il pourroit entreprendre et où il pourroit réussir.

Il se hâta de faire les préparatifs de son départ, nomma son fils Hassem, régent d'Alger pendant son absence ; mais, comme il n'avoit que vingt-deux ans, il lui donna pour gouverneurs Agis et Ramadan Célebs, dont il connoissoit la valeur et la prudence. Il partit avec une flotte composée de quarante galères, dont une partie étoit à trois rangs de rames, l'autre à deux. Il rencontra dans sa route une flotte de vaisseaux vénitiens qui alloient chercher du blé en Sicile ; les attaqua, les brûla. Avant de livrer combat à la flotte vénitienne, il s'étoit associé avec un pirate nommé Delissus, le tua pendant le feu de l'action, parce qu'il savoit que ce pirate possédoit des ri-

chesses immenses et qu'il vouloit s'en emparer. Barberousse prouve que les premiers pas vers le crime conduisent aux derniers excès de l'horreur. Il entra pendant la nuit dans l'île d'Elve, pilla la ville de Rhio, emmena tous les habitans en captivité. Lorsqu'il fut arrivé à Constantinople, les bachas le présentèrent à Soliman. L'adroit Barberousse se fit accompagner par de jeunes enfans des deux sexes qui étoient de la plus grande beauté et richement habillés, par une quantité considérable d'eunuques; pria sa hautesse de les accepter; lui présenta en outre des lions et des léopards qu'il avoit amenés d'Afrique. Ces présens furent très-agréables à Soliman : il lui fit le plus grand accueil. Dans la première entrevue qu'il eut avec ce prince, il lui fit le tableau de l'Afrique et de l'Europe. Les bachas l'écoutèrent sans inquiétude et avec tranquillité; mais leur jalousie s'alluma lorsqu'ils l'entendirent proposer au sultan de lui confier ses forces de mer, lui assurant qu'il réduiroit sous son obéissance ces deux parties du monde : ils rendirent son accès auprès de

sa hautesse plus difficile qu'il n'avoit été jusqu'alors. Ils représentèrent à Soliman qu'il seroit honteux à la nation de confier ses forces à un pirate, à un homme qui s'étoit rendu infame par le vol et le brigandage; ajoutèrent qu'on trouveroit facilement à la cour quelqu'un qui, par son courage et sa science dans l'art militaire, sauroit soutenir sur terre et sur mer la gloire des Ottomans; que Barberousse n'avoit employé que les forfaits pour acquérir des couronnes en Afrique; qu'il attaquoit, sans distinction, les princes mahométans et les princes chrétiens; que c'étoit l'ennemi public du genre humain; un homme qui exerçoit le métier de brigand dès sa plus tendre jeunesse, un scélérat sans foi ni loi, sans religion, qui avoit abandonné celle de ses pères sans aucun motif plausible.

Barberousse fut informé des discours que les Bachas tenoient à Soliman contre lui: il vit combien sa position étoit critique; qu'il avoit besoin de tout le crédit du grand visir Ibrahim, dont il avoit su gagner l'amitié par des présens considérables: mais ce ministre

étoit parti, à la tête d'une armée destinée à faire la guerre aux Persans, campoit auprès d'Alep, où il attendoit le printemps pour passer l'Euphrate.

A force d'importunités, Barberousse obtint enfin une réponse de Soliman. Elle portoit en substance qu'il abandonnoit tout le soin de l'affaire qu'il lui proposoit à Ibrahim; que c'étoit à sa sollicitation qu'il l'avoit fait venir de l'Afrique; qu'il falloit qu'il allât le trouver afin d'apprendre lui-même ce que ce ministre jugeoit à propos qu'on fit à son sujet. Barberousse sentit que les Turcs, voyant qu'on le renvoyoit jusques dans le fond de Syrie pour savoir quel parti on prendroit avec lui, perdroient beaucoup de la haute idée qu'ils avoient conçue de ses talens; mais, dans la conjoncture où il se trouvoit, il ne lui restoit d'autre parti à prendre que celui d'aller trouver Ibrahim. Il se mit sur-le-champ en route, arriva à Alep: le grand visir le reçut avec accueil, approuva ses projets; manda à Soliman qu'il ne pouvoit confier ses forces de mer à un homme qui fût plus capable d'en faire usage que Barberousse.

Lorsque celui-ci fut de retour à Constantinople, il fit demander une audience à l'empereur; lui présenta la lettre d'Ibrahim et lui tint ce langage: » Grand prince, la fortune s'est fait une loi de seconder toutes vos entreprises, parce que vous êtes toujours prêt à déclarer la guerre aux ennemis de Mahomet. Vous avez étendu les limites de vos vastes états; vous avez vaincu et fait périr un roi de Hongrie; vous avez humilié Charles, cet empereur que les Chrétiens osent vous comparer: voilà les récompenses qui étoient dues à votre zèle pour la religion de Mahomet; mais puisque tous ces succès, tous ces triomphes ne sont pas capables de contenter le désir que vous avez d'acquérir de la gloire, je vais vous indiquer les moyens de cueillir de nouveaux lauriers: c'est l'expérience qui me les a fait connoître, et je peux assurer, sans craindre qu'on m'accuse de vanité, que j'y serai fort utile à votre hautesse. Ce que la fortune a fait pour moi annonce ce qu'elle peut encore faire. L'âge ne m'a point affoibli: un exercice continuel a entretenu mes forces,

et je peux vous promettre, avec confiance, de vous servir sur mer et sur terre. Le désir que j'ai toujours eu de persécuter les Chrétiens m'a fait concevoir celui de servir dans vos armées de mer. Si le ciel exauce mes vœux, les Espagnols seront bientôt chassés de l'Afrique ; les Carthaginois, les Maures vous seront bientôt soumis ; la Sardaigne, la Corse, la Sicile seront en peu sous votre obéissance; la famine ne tardera pas à désoler l'Italie, alors je l'attaquerai avec des forces formidables, sans craindre que les princes de la chrétienté viennent à son secours : leurs dissentions les arment les uns contre les autres. Mahomet II, votre illustre aïeul, avoit formé le projet de conquérir ce pays et de réunir l'empire d'Occident à celui d'Orient : il auroit réussi, mais la mort l'enleva. Si je conseille à votre hautesse de porter la guerre en Europe et en Afrique, ce n'est pas pour l'engager à cesser de la faire en Asie contre les Perses, les anciens ennemis des Ottomans. Je n'ai besoin que de vos troupes de mer qui vous sont inutiles contre les Perses; pendant que

vous ferez la conquête de l'Asie, je vous soumettrai l'Afrique. La première entreprise que je ferai sera contre Muléasses, roi de Tunis : il a tous les vices et ne possède aucune vertu. Il est d'une avarice sordide, d'une cruauté sans égale ; il s'est rendu odieux à tout le genre humain. Il avoit vingt-deux frères qu'il a tous fait périr. Ce qui est ordinaire aux tyrans, il n'ose se mettre à la tête de ses troupes ; aime mieux endurer les outrages que les Maures lui font tous les jours, que de prendre les armes pour se venger. Il a eu la bassesse de faire alliance avec les Espagnols et de favoriser leurs conquêtes en Afrique. Il me sera d'autant plus facile d'exterminer cette bête féroce, que j'ai avec moi son frère Roscetes qui m'a prié de le dérober à la cruauté de Muléasses. Lorsque j'assiégerai Tunis, je le présenterai aux habitans qui l'aiment autant qu'ils haïssent Muléasses ; ils lui ouvriront les portes, et je m'emparerai de la ville sans perdre un seul homme : alors vous en serez maître. Dans ma route je ferai tout le mal que je pourrai aux

Chrétiens ; je tâcherai de joindre André Doria, qui est mon ennemi personnel et mon rival de gloire. Si je réussis à le battre, votre hautesse aura l'empire de la mer. Soyez persuadé, grand prince, que celui qui est maître sur mer, l'est bientôt sur terre. «

Soliman II étoit un prince prudent qui ne faisoit rien que par l'avis de son conseil : il fit assembler le divan, communiqua aux sous-visirs le sentiment d'Ibrahim au sujet de Barberousse. Comme ils connoissoient la confiance que l'empereur avoit en ce ministre, leur avis fut conforme au sien. Soliman envoya chercher Barberousse, le fit bacha à trois queues, lieutenant général de sa marine, lui permit de prendre dans tous les ports, dans toutes les îles de sa dépendance, les rameurs, les soldats dont il croiroit avoir besoin. Quelques jours après Soliman lui donna un étendard, une épée, lui dit de tenir la parole qu'il lui avoit donnée ; ordonna à son trésorier de lui délivrer huit cents mille ducats pour les frais de la guerre, lui en accorda huit

cents

cents de pension annuelle, qui étoit celle dont jouissoient les capitaines des janissaires.

Lorsque Barberousse eut fait tous ses préparatifs, il sortit de l'Hélespont avec sa flotte, qui étoit composée de 80 galères à trois rangs de rames et de quelques-unes à deux rangs, dirigea sa route vers les côtes d'Italie; (ce fut vers le mois de mai 1532) qu'il passa le détroit de Messine; ravagea les côtes de la Sicile; se présenta devant Naples, y jeta la consternation; prit et pilla l'île de Procita; força la garnison qui étoit dans la citadelle de se rendre; lui accorda la liberté de se retirer où elle voudroit. Il tourna du côté de Caïette, entra dans le port pendant la nuit. S'il eû attaqué la ville, il auroit pu s'en rendre facilement maître; la garnison étoit très-peu considérable; les habitans étoient dispersés, les uns pour pêcher, les autres pour cultiver leurs biens de campagne; mais il marcha droit à Spélonca, ville située à l'extrémité des montagnes de Fondi. Son arrivée y causa une si grande conster-

fnation, que personne ne songea à se défendre : il y entra, pilla les maisons, les églises, massacra les hommes et les enfans. Un nommé Pélegrin, qui passoit pour le plus riche citoyen de Spélonca, se retira dans la citadelle avec quelques soldats et plusieurs habitans. Barberousse lui fit dire que, s'il vouloit se défendre, il ne tarderoit pas à être puni de sa témérité, qu'il alloit commencer par mettre le feu à la ville. Pélegrin fut si effrayé, qu'il sortit de la citadelle, alla se jeter aux pieds de Barberousse, implora sa clémence. Barberousse fit partir pendant la même nuit un détachement de Turcs pour surprendre la ville de Fondi et s'en emparer. Quoiqu'elle fût à dix mille de Spélonca, le détachement ne tarda pas à y arriver, parce qu'il étoit conduit par des gens nés dans le pays, mais que les Turcs avoient pris quelques années auparavant, et qui, pour se dérober à la dureté de l'esclavage, s'étoient faits Mahométans. Les Turcs brisèrent les portes de la ville, massacrèrent tous ceux qu'ils rencontrèrent. Ils cherchèrent avec

soin Livie de Gonzague, veuve du fils de Prosper Colonne. Barberousse avoit entendu vanter sa beauté et sa vertu : il leur avoit ordonné de la lui amener ; afin qu'il en fît présent à Soliman. Quelle fatale destinée pour une aimable princesse, si les ordres de ce barbare eussent été exécutés ! elle auroit perdu sa liberté, se seroit vue condamnée à passer le reste de ses jours avec un homme dont elle n'auroit point entendu le langage, aux caprices duquel elle auroit été obligée de se soumettre aveuglément, enfin à être sans cesse en butte à une multitude de rivales. Elle étoit endormie lorsque les Turcs entrèrent dans la ville de Fondi : le bruit de leurs armes, les cris de ceux qu'ils massacroient, la réveillèrent. Bientôt elle est instruite de ce qui se passe dans la ville. On l'avertit que les Turcs sont déjà dans son palais : elle se lève, attache les draps de son lit à une fenêtre qui donne sur les montagnes, se sauva en chemise sur ces mêmes montagnes. Elle se trouva dans cet état au milieu d'une troupe de soldats espagnols et italiens

qui venoient contre les Turcs. Ils lui prêtèrent du secours, la reconduisirent dans la ville. On la plaignit, on lui demanda si, s'étant trouvée presque toute nue au milieu des soldats, il ne lui étoit rien arrivé; elle jura que non. *Hé bien*, dit Brantôme, *voilà comme les femmes se damnent à force de mentir.*

Les Turcs rentrèrent dans leurs vaisseaux chargés des dépouilles de Fondi, se rendirent à Terracine, où ils mirent tout à feu et à sang. La terreur se répandit jusqu'à Rome, y devint si grande, que l'on songeoit plutôt à fuir qu'à se défendre. Le pape Clément VII étant malade, ne pouvoit arrêter le trouble et la confusion. Les cardinaux s'assemblèrent enfin, firent ouvrir le trésor public, en tirèrent une somme considérable qu'ils confièrent au cardinal Hyppolite de Médicis, le chargèrent de veiller à la conservation de la ville. Il leva promptement une armée considérable, mais elle n'étoit composée que de brigands qui commettoient autant de ravages dans le pays que les Turcs mêmes. Si

Barberousse avoit été instruit de la situation dans laquelle se trouvoit Rome alors, il n'auroit pas manqué de s'y rendre et d'en enlever les richesses immenses qui y étoient ; mais il l'ignoroit : il rentra dans ses vaisseaux, et tourna du côté de l'Afrique.

Son dessein, en quittant si promptement les côtes d'Italie, étoit de surprendre Muléasses, roi de Tunis, avant qu'il eût fait des préparatifs pour lui résister. Il réussit, parce que Muléasses avoit appris par ses espions que Roscètes, son frère, étoit resté à Constantinople sous une sûre garde, et qu'on lui avoit d'ailleurs assuré que Soliman n'avoit envoyé Barberousse avec un puissant armement, que pour ravager les côtes d'Italie, et se venger des maux qu'André Doria avoit faits sur celles de Grèce. La flotte de Barberousse mouilla près de Biserta, bourg du royaume de Tunis. Il fit dire aux habitans qu'il amenoit avec lui Roscètes, leur légitime roi ; que son projet étoit de le rétablir sur le trône et d'en chasser Muléasses qui, pour

s'en emparer, avoit fait massacrer toute la famille royale. Les Bisertans le reçurent avec accueil, lui promirent de le seconder dans son entreprise : ils chassèrent même leur gouverneur qui vouloit qu'ils restassent fidelles à Muléasses. Lorsqu'ils demandèrent à voir Roscètes, on leur répondit qu'il avoit la fièvre, qu'il ne pouvoit descendre à terre.

Barberousse, convaincu que la réussite dépend de la promptitude, fit assembler les Bisertans, les engagea à persister dans leurs sentimens pour Roscètes, marcha vers le promontoire de Carthage, se présenta devant la Goulette, salua le fort en signe d'amitié. La garnison lui rendit le salut et lui envoya dire qu'elle étoit disposée à livrer la ville à celui qui resteroit maître du trône de Tunis.

Déjà la ville de Tunis étoit remplie de troubles et de confusion. Du haut des murailles les habitans voyoient la flotte des Turcs : les uns désiroient de voir le trône occupé par Roscètes, qu'ils savoient être aussi doux et affable que Muléasses étoit

dur et cruel ; les autres, enrichis des libéralités du tyran, craignoient le changement de gouvernement. Muléasses n'ignorant pas les dispositions de ses sujets à son égard, sortit de la citadelle, se rendit dans la place publique, fit assembler le peuple. Il n'avoit plus cet air dur et sévère qui l'accompagnoit sans cesse ; il montra un visage doux et affable. Guidé par la crainte, il promit à ceux qui voudroient prendre les armes pour lui, des récompenses que la victoire même n'auroit pu le mettre en état de tenir. Ses ministres, qui cherchoient à se débarrasser de lui, feignirent le zèle le plus vif pour sa personne, lui conseillèrent de céder à la conjoncture, de s'enfuir promptement : on annonça alors que les Turcs approchoient ; la frayeur le saisit au point qu'il se sauva sans songer à prendre les trésors et les ornemens de la royauté qui étoient dans la citadelle. Aussitôt le gouverneur de la ville remit en liberté la femme et les enfans de Roscètes que le tyran Muléasses tenoit en prison depuis son avénement à la couronne, les

fit asseoir sur le trône, brisa les fers de tous les captifs turcs, afin de s'en faire un mérite auprès de Barberousse. Un autre officier de la garnison envoya à ce chef des Turcs un très-beau cheval enharnaché, afin qu'il montât dessus pour entrer dans la ville. On en envoya de moindre prix aux officiers de son armée ; on le fit prier de hâter son arrivée, lui assurant que les habitans lui ouvriroient les portes ; qu'ils iroient même au-devant de lui.

Barberousse se hâta de faire descendre ses troupes sur le rivage, monta sur le cheval qu'on lui avoit envoyé, se mit à la tête de cinq mille Turcs. La porte vers laquelle il dirigeoit sa marche étoit ouverte : il entra dans la ville avec sa troupe, se mit en chemin pour aller au palais. La joie étoit peinte sur le visage de tous les Tunisiens, mais bientôt on leur vit prendre un air de tristesse. Ils remarquèrent que les Turcs, dans leurs cris d'alégresse, ne prononçoient que les noms de Soliman et de Hariaden, que Roscètes ne paroissoit point. Ils le cherchoient des yeux,

et disoient que, s'il étoit malade, on auroit pu l'apporter dans un brancard. Quelques Tunisiens qui avoient accompagné ce prince à Constantinople, et qu'on avoit forcés de revenir avec Barberousse, annoncèrent qu'on cherchoit en vain Roscètes; qu'il étoit resté dans les fers à Constantinople. Cette nouvelle se répand de bouches en bouches, excite une indignation générale; les Tunisiens se rendent sur la place publique, élisent pour chef Abdahar qui, par son éloquence et la souplesse de son esprit, a gagné leur confiance. Il leur conseille de prendre sur le champ les armes, de rappeler Muléasses, et d'assiéger les Turcs dans la citadelle dont ils se sont déjà emparés. Elevant la voix tout à coup, il ajoute : » Braves citoyens de Tunis, on vous trompe; Roscètes que vous attendez comme votre légitime roi est à Constantinople et gémit dans les fers. Si nous ne nous hâtons de prendre les armes, nous allons être les esclaves de méprisables brigands. Le temps presse, attaquons les Turcs; votre liberté, la gloire qui est

attachée au nom de Carthaginois que vous représentez, le demandent. Suivez mes conseils et mon exemple; vous arriverez bientôt à la victoire. « A peine eut-il achevé, qu'on vit tous les Tunisiens courir aux armes : ils s'élancèrent, avec fureur, sur les Turcs, massacrèrent tous ceux qu'ils rencontrèrent, appellèrent à haute voix Muléasses. Il les entendoit, parce qu'il étoit resté caché avec sa mère et un de ses officiers dans les jardins du palais; mais sa mère, craignant qu'on ne lui tendît une embûche, lui conseilla de ne pas se montrer et d'attendre l'événement.

Le nombre des Tunisiens qui avoient pris les armes étoit considérable, mais ils marchoient sans ordre étant seulement guidés par la haine qu'ils avoient conçue contre les Turcs. Ils avancèrent vers la porte de la citadelle qui donne du côté du faubourg que les Tunisiens appellent Bessavèche. Les Turcs leur résistèrent avec courage; mais, accablés par le nombre, ils furent obligés de se retirer : les Tunisiens étoient près d'entrer dans la citadelle,

lorsqu'un renégat espagnol, nommé Baetio, et que les Turcs appellent Ramada, fit tourner un canon contre eux, en tua une si grande quantité, qu'il effraya les autres. Les soldats turcs renversèrent à coups de fusil tous ceux qui étoient montés sur la muraille. Barberousse connut le danger qui le menaçoit. Il voyoit que ceux qu'il regardoit un moment auparavant comme ses amis, étoient devenus ses ennemis, l'attaquoient avec fureur ; il n'avoit pas encore examiné la citadelle, ne savoit comment se défendre ; il ne lui restoit de vivres que pour trois jours. Muléasses, convaincu de la haine des Tunisiens contre les Turcs, avoit reparu et s'étoit mis à leur tête ; leur frayeur étoit dissipée ; ils avoient livré deux assauts. Le génie de Barberousse, secondé du courage, les tira d'embarras. Il sentit que des troupes aguerries repousseroient facilement une populace tumultua rement assemblée ; appela ses plus brave officiers, du nombre desquels étoient Halis, natif de Malaga, qui avoit servi long-temps dans les guerres d'Italie, ensuite

apostasié ; Haidin de Smirne, corsaire si déterminé, qu'on lui avoit donné le surnom de *demi-diable*. Il leur ordonna de se mettre à la tête de chacun un détachement, de sortir de la citadelle par différentes portes, d'attaquer les ennemis avec leur courage ordinaire. Il en garda un pour lui, donna aussitôt le signal, fit ouvrir les portes. Les Turcs attaquèrent les ennemis par trois côtés : excités par l'exemple de leurs chefs, ils renversèrent tous ceux qui voulurent leur résister, pousuivirent les autres de rues en rues, de places en places, les forcèrent de rentrer dans leurs maisons. Barberousse fit battre la retraite ; il s'étoit aperçu que ses soldats étoient fatigués de tuer, abattus par la chaleur, tourmentés par la soif. On assure que trois mille Tunisiens périrent dans cette action, qu'il y en eut neuf mille de blessés.

Muléasses, voyant que tout étoit désespéré pour lui, prit encore la fuite avec quelques cavaliers : les Turcs le poursuivirent avec tant de promptitude, qu'ils pensèrent le joindre ; mais il eut le bonheur

heur d'arriver jusqu'à Constantine, où Doracès, qui en étoit souverain, lui donna un asile assuré.

La nuit suivante les Tunisiens et les Turcs n'osèrent se livrer au sommeil : ils la passèrent sous les armes, et posèrent des sentinelles de tous côtés. Le combat ne recommença pas le jour suivant, comme on avoit lieu de le croire : les Tunisiens avoient perdu beaucoup de monde, étoient fatigués : Mésuar, leur général, avoit été tué dans le combat, leur roi s'étoit enfui ; ils n'osèrent livrer un nouvel assaut. D'un autre côté, Barberousse craignoit que la famine ne se mît dans son armée, que les Arabes et les Maures ne se joignissent aux Tunisiens et ne lui arrachassent la victoire, il resta dans l'inaction. On en vint au pourparler ; on convint d'une suspension d'armes. Barberousse proposa une entrevue avec les principaux citoyens ; leur assura qu'en venant à Tunis il n'avoit eu d'autre dessein que de délivrer les habitans de la tyrannie de Muléasses, de leur donner une pleine et entière liberté, de les mettre

sous la protection d'un prince puissant, mais juste et équitable, qui feroit changer les malheurs où ils avoient été jusqu'alors plongés, en félicité ; qu'il leur demandoit seulement de prêter serment de fidélité à Soliman et à lui qui étoit son lieutenant ; qu'alors, ils jouiroient d'une tranquillité qui leur étoit depuis long-temps inconnue. Il ajouta que si les Tunisiens s'ennuyoient de vivre sous sa domination, redemandoient Roscètes pour roi, il ne doutoit pas que Soliman ne le leur envoyât ; mais qu'ils prissent garde qu'au lieu de leur amener la paix, il ne leur causât la guerre. Abilchirin qui, par la mort de Mésuar, étoit devenu le plus important citoyen de Tunis, lui répondit : » Prince, vous êtes trop équitable pour savoir mauvais gré aux Tunisiens d'être attachés aux descendans de leurs rois ; de désirer que leur trône soit occupé par un prince de la même race, et dont la renommée a vanté la douceur et l'équité. Ils croyoient que vous l'ameniez et que vous leur faissiez ce présent, digne de votre

grandeur et de votre bienfaisance : il leur auroit été d'autant plus agréable, qu'ils en avoient chassé un sous la tyrannie duquel ils avoient gémi pendant dix ans. Il n'est point étonnant si, se voyant trompés dans leurs espérances, ils ont pris les armes. Ils cèdent enfin aux lois du destin, se soumettent d'autant plus volontiers à Soliman, qu'au lieu d'un souverain pauvre et malheureux, ils en auront un puissant et dont la fortune se fait une loi de seconder les entreprises. «

Barberousse lui dit qu'il alloit arrêter tout acte d'hostilité, si les Tunisiens vouloient lui prêter serment de fidélité au nom de Soliman. Il lui promit et lui tint parole. Alors Barberousse chercha à rétablir la tranquillité dans Tunis, envoya des ambassadeurs aux rois des Arabes pour faire alliance avec eux. Il fit partir ensuite un détachement assez considérable pour soumettre les villes de l'Afrique qui faisoient partie du royaume de Tunis, et qui ouvrirent toutes leurs portes sans résistance. Les talens de Barberousse ne se bornoient pas

à savoir faire la guerre, il possédoit encore celui de gouverner. Se voyant paisible possesseur de Tunis, il y fit construire plusieurs édifices, y établit des magistrats pour rendre la justice, fit nettoyer et augmenter le port, répara les fortifications, en construisit de nouvelles.

Persuadé que cette conquête lui en annonçoit d'autres, il résolut d'assembler tous les plus braves corsaires qu'il connoissoit, de se mettre à leur tête et de soumettre la Sicile, afin de causer la famine en Italie, et de pouvoir facilement ravager cette belle contrée; mais il se formoit contre lui un orage terrible. Le pape Paul III avoit représenté à Charles-Quint qu'il étoit honteux pour un grand prince comme lui de poursuivre avec acharnement le roi de France qui étoit un chrétien, et de laisser un barbare ravager la chrétienté; lui avoit accordé une dixme sur le clergé d'Espagne, afin de le mettre en état d'attaquer Barberousse avec des forces capables d'abattre sa puissance.

Charles-Quint ordonna à André Doria,

général de ses troupes de mer, d'acheter et de faire construire des vaisseaux. Les ordres de l'empereur furent promptement exécutés, et l'on vit bientôt dans les ports d'Espagne une flotte composée de plusieurs vaisseaux à voiles et de trente galères, parmi lesquelles il y en avoit une à quatre rangs de rames destinées à transporter l'empereur. Les planches de cette galère impériale étoient dorées en dedans; la poupe étoit très-bien sculptée et peinte avec des couleurs très-vives; elle étoit couverte d'un tapis d'écarlate brodé en or, le manche des rames étoit couvert d'une étoffe de soie : les matelots qui devoient la monter étoient habillés proprement et lestement. Il fit mettre dans les vaisseaux toutes les munitions de guerre et de bouche qu'il crut nécessaires pour l'expédition, forma une armée composée de soldats expérimentés, de jeunes volontaires d'Italie et d'Espagne qui désiroient tous d'aller se signaler contre les infidelles.

Le pape, pour encourager Doria et lui donner en même temps plus de considéra-

tion, lui envoya un sabre qu'il avoit béni lui-même avec beaucoup de solennité. La poignée étoit garnie de pierreries, le fourreau et le ceinturon étoient enrichis de clous d'or, les agrafes étoient d'or bien poli ; sa sainteté lui envoya en outre un chapeau de soie couvert de perles.

Pendant que Doria préparoit la flotte, Charles-Quint prenoit toutes les précautions nécessaires pour mettre l'Italie à l'abri d'une invasion de la part des François qu'il croyoit être toujours prêts à l'attaquer de ce côté : il mit des garnisons dans toutes les villes, y établit des gouverneurs dont il connoissoit la prudence et la valeur.

La flotte se trouva composée de sept cents vaisseaux de toute espèce et de toute grandeur. Le rendez-vous fut à Barcelone, d'où elle partit au milieu de juin 1535, prit sa route vers Mahon, la dirigea ensuite du côté de l'Afrique, arriva en peu de temps à Porto-Farina, se rendit de là au promontoire de Carthage, où l'on voyoit encore alors quelques débris de cette ville

superbe. Les barbares l'aperçurent de dessus les hauteurs, se hâtèrent d'aller avertir Barberousse qu'ils venoient de voir arriver une flotte formidable sur la côte. Barberousse fut effrayé, mais il le fut davantage, lorsque le bruit se répandit que Charles-Quint, le plus puissant prince de la chrétienté, étoit sur la flotte avec toutes les forces de son empire, que le célèbre André Doria y étoit aussi; qu'ils se proposoient de soumettre non seulement Tunis, mais encore toutes les plus fortes villes de la contrée. Enfin, il fit assembler tous les officiers, et pour les rassurer, leur tint ce langage : » Quand même nos forces ne seroient pas si considérables qu'elles le sont, on ne pourroit encore douter que l'ennemi ne fût lui-même la victime de son audace et de son ambition en venant combattre dans des lieux brûlés par le soleil et entièrement dépourvus d'eau. On assure que l'armée ennemie n'est composée que de jeunes gens; pourront-ils porter leurs armes, essuyer les fatigues auxquelles ils vont être exposés! pourront-ils rester en

ordre de bataille dans des sables où ils enfonceront jusqu'à mi-jambe ! Comment résisteront-ils à l'infanterie turque et à la cavalerie arabe, qui, par des attaques imprévues et des fuites précipitées, les fatigueront sans cesse ! Si le nombre est aussi considérable qu'on le dit, avec quoi se nourriront-ils ? Soyez persuadés, hommes courageux, que cette guerre nous conduira à de nouveaux triomphes ; que Charles, ce puissant monarque, périra ou sera notre esclave. Je ne vous laisserai manquer ni d'armes ni de vivres, j'ouvrirai les arsenaux, les greniers et le trésor public. Pour conserver l'amitié des Arabes, je leur enverrai de l'argent : avec beaucoup de promesses et peu de récompenses, j'engagerai les Tunisiens à prendre les armes. Tout ce que j'exige de vous, braves soldats, c'est de défendre la Goulette qui est la clef du royaume de Tunis. Les ennemis commenceront sans doute leur expédition pour en faire le siége : s'ils voient que leurs premiers efforts sont inutiles, ils n'oseront plus rien entreprendre. La présomption de

l'empereur se changera alors en crainte. « Tous lui promirent d'une voix unanime d'exécuter ponctuellement ses ordres et de lui prouver qu'ils étoient dignes de sa confiance. Sinas, juif d'origine et lieutenant de Barberousse, entra dans la Goulette et se chargea de la défendre. Pendant que Barberousse excitoit ses soldats, Charles-Quint faisoit descendre les siens sur le rivage. Les troupes légères mirent les premiers pied à terre pour écarter les barbares, les vieilles bandes espagnoles et italiennes les suivirent et se rangèrent en ordre de bataille ; les Allemands marchèrent après. Sitôt que l'empereur fut descendu, il prit un détachement, et malgré les remontrances des officiers, alla examiner la situation des lieux. Les cavaliers maures, qui sont fort légers à la course, tuoient tous ceux qui s'écartoient de leurs bataillons.

Charles-Quint ayant rejoint son armée, fit faire un camp et ordonna qu'on ouvrit la tranchée devant la Goulette. Les soldats et les officiers même travailloient à l'envi

sous les yeux de l'empereur; mais les barbares les harceloient continuellement et en tuoient beaucoup. Sarnensis, un des généraux italiens, se mit à la tête d'un détachement, marcha contre eux : se livrant à son impétuosité naturelle, il s'écarta trop de l'armée, fut enveloppé et mis en pièces avec toute sa troupe. Le lendemain, les Maures firent une irruption dans le quartier des Espagnols, tuèrent plusieurs officiers et un grand nombre de soldats. L'empereur assembla toutes ses troupes, leur dit: » Ce qui vient de m'arriver me défend de vous appeler braves soldats : la gloire que vous avez acquise par vos victoires passées vient d'être ternie. Vous venez d'être battus par des hommes qui ne méritent pas même le nom de soldats, dont la défaite ne pouvoit ajouter aucun éclat à vos lauriers. Quelle honte pour vous d'avoir fui devant eux ! quelle douleur pour moi de l'avoir vu ! je prévois cependant ce que vous allez faire ; vous allez attaquer ces barbares avec votre courage ordinaire, les poursuivre jusques dans la Goulette, les im-

moler à votre vengeance , et n'en pas laisser un seul qui puisse dire : Nous les avons vu fuir. «

Sur le midi , Giaffer , un des généraux turcs , persuadé que les Chrétiens , accablés par la chaleur , étoient hors d'état de se défendre , se mit à la tête d'un détachement de janissaires , attaqua leur camp à l'improviste , monta jusques sur les remparts , y fit lancer une grêle de flèches et de pierres. On bat l'alarme dans le camp ; les Espagnols et les Italiens se réunissent , attaquent les Turcs avec courage : ceux-ci tiennent ferme , la mêlée devient furieuse. Enfin Giaffer , qui excite les siens par son exemple , est tué ; les Turcs lâchent prise , prennent la fuite , les Chrétiens les poursuivent jusqu'aux portes de la Goulette , où ils en font un horrible carnage , parce qu'on les avoit fermées , craignant que l'ennemi n'y entrât avec les Turcs. Sinas , qui étoit chargé de défendre la Goulette , sentit que les Espagnols étoient plus courageux que les Turcs ; il eut peur qu'ils ne donnassent un assaut à la citadelle et

ne l'emportassent : il fit faire de nouvelles fortifications.

Charles-Quint, de son côté, sentoit qu'il ne pouvoit laisser traîner le siége en longueur; que la chaleur accabloit ses soldats pendant le jour, et la rosée engourdissoit leurs membres pendant la nuit; qu'ils ne trouvoient que de l'eau saumache pour boire; enfin il craignoit que son armée ne pérît toute entière. Le quatorze juillet il fit tirer les gros canons des vaisseaux, les dirigea contre la Goulette, chargea André Doria d'attaquer ce fort par mer, pendant qu'il l'assiègeroit par terre. Le quinze du même mois, dès la pointe du jour, l'empereur fit tirer son artillerie sur la ville: à l'instant Doria fit tirer la sienne. Les énormes pièces de canon faisoient trembler la terre l'espace de plus de deux lieues: leur bruit se mêlant avec celui de l'artillerie de Doria, faisoit retentir le rivage, causoit le plus terrible fracas, et jetoit la frayeur parmi les barbares. On tira sans discontinuer jusqu'à midi. Les murs de la forteresse furent enfin ébranlés : une partie

écroula

écroula et forma une brèche considérable. Un capucin, tenant un crucifix, parcouroit les rangs et exhortoit les soldats à combattre pour la religion chrétienne. On plaça les échelles et on monta à l'assaut. Les barbares firent tous leurs efforts pour repousser les Chrétiens, mais ils furent inutiles; ceux-ci en firent un carnage horrible, le reste prit la fuite. Sinas, voyant qu'il ne pouvoit plus se défendre, se retira à Tunis: une partie de la garnison fut précipitée dans le lac où elle périt: il fut en peu de temps couvert de corps morts. Charles-Quint, pour rendre sa victoire complette, ordonna qu'on s'emparât des vaisseaux turcs qui étoient dans le port de Tunis: ses ordres furent bientôt exécutés; ce qui acheva de mettre la consternation parmi les Turcs.

Les historiens du temps disent que Barberousse avoit eu le projet d'attaquer la flotte de l'empereur pendant qu'elle étoit en mer; de ne pas la laisser aborder, parce qu'il connoissoit mieux la guerre de mer que celle de terre; que les Tunisiens

lui étoient peu attachés, ayant beaucoup d'éloignement pour une domination étrangère. Paul Jove dit qu'André Doria, parlant de cette expédition, lui assura que Barberousse ne fit pas toute la résistance qu'il étoit capable de faire, parce qu'il fut surpris; que c'étoit un très-habile guerrier, qui savoit aussi-bien se défendre sur terre que sur mer.

Barberousse reçut Sinas avec un air d'indignation, lui reprocha, en termes fort durs, d'avoir laissé prendre la Goulette. Sinas lui fit cette réponse. » Toutes les fois que nous avons eu des hommes à combattre, tu le sais, Hariaden, nous nous en sommes tirés avec gloire; mais nous avons été attaqués par des démons et des furies infernales: ils ont employé contre nous des machines qui, en vomissant les feux de l'enfer, faisoient trembler la terre, et nous ne leur avons cédé, que pour conserver des forces et un courage qui pût te servir à combattre et vaincre des hommes. Nous pouvons dire, sans craindre qu'on nous accuse de lâcheté, puisque nous sommes

tout prêts à combattre, que nous nous regardons comme heureux d'être échappés à un danger qu'un homme aussi brave que toi se féliciteroit d'avoir évité. « Barberousse sentit qu'il seroit imprudent de marquer encore de la colère, il changea de langage, pria Sinas et les officiers qui l'accompagnoient, de se réunir pour travailler à la conservation générale : ajouta qu'il attendoit un secours considérable d'Arabes et de Maures ; qu'il espéroit se venger des Chrétiens. Il distribua ensuite des sommes considérables aux soldats et aux officiers.

Muléasses, instruit que Charles-Quint avoit pris la Gouiette, qu'il étoit près de se rendre maître de Tunis, vint du fond la Mauritanie, où il s'étoit tenu caché, pour lui rendre hommage. Lorsque l'empereur sut que ce prince approchoit, il fit élever son trône au milieu du camp : ses gardes se rangèrent autour de lui. Muléasses se prosterna en entrant dans sa tente, lui baisa la main, fit étendre à terre un tapis, s'assit dessus en croisant les jambes, selon

l'usage de son pays. Il étoit d'une fort grande taille, avoit le visage plein, le teint vif, mais le regard farouche. Il tint à l'empereur ce langage qui lui fut rendu par un interprète : » Grand prince, ce n'a point été à ma sollicitation que vous êtes venu dans ces contrées les armes à la main ; la différence qui est entre nos religions ne me permettoit pas d'implorer votre secours. Ça été, sans doute, par l'inspiration de l'Eternel que nous adorons tous deux, quoique nous lui rendions un culte différent, que vous avez formé le projet d'employer vos forces contre un perfide, un tyran cruel, enfin l'ennemi du genre humain. Vous avez déjà conquis la Goulette sur lui ; vous avez pris sa flotte, vous allez achever votre ouvrage, le chasser entièrement du royaume de Tunis. Vos vertus me font espérer que vous me replacerez sur le trône de mes pères : je ne ferai point alors difficulté de vous payer un tribut annuel, de me rendre vassal d'un empereur chrétien : la reconnoissance fera mon excuse. « C'est sous la protection de

Jesus-Christ, répondit l'empereur, que j'ai entrepris de punir Barberousse des outrages et des maux qu'il a faits aux Chrétiens : j'espère me rendre bientôt maître de Tunis, et que ma victoire sera complette. Alors je ferai pour vous tout ce que mon honneur me permettra de faire ; mais souvenez-vous de garder la foi que vous me donnerez : si vous êtes ingrat, je tournerai toutes mes forces contre vous.

Charles-Quint fit faire une tente pour Muléasses, et ordonna qu'on lui fournît des vivres en abondance et toutes les choses dont il auroit besoin. Les principaux officiers de l'armée chrétienne alloient lui rendre visite : ce prince leur parut avoir beaucoup d'esprit et des connoissances assez étendues sur l'astronomie. Il leur demanda un jour à voir les troupes de l'empereur. Pour satisfaire sa curiosité, on les rangea en ordre de bataille. Il admira leurs armes, leur manœuvre, fut frappé de la grosseur des canons et de celle des boulets. La tranquillité avec laquelle on achetoit et on vendoit les marchandises au marché, lui causa

beaucoup d'étonnement. Il fit connoître à l'empereur la situation de Tunis, de la citadelle, la force des murailles, la manière de combattre les Tunisiens, des Maures et des Arabes.

Pendant que ces choses se passoient dans le camp des Chrétiens, Barberousse, persuadé qu'on alloit bientôt l'attaquer dans Tunis, faisoit tous ses préparatifs pour se défendre. Il fit mettre des canons dans un bois d'oliviers qui étoit aux environs de la ville, les fit tirer sur l'armée de l'empereur. Il ordonna ensuite aux Arabes de l'attaquer à leur manière ordinaire, c'est-à-dire, à l'improviste, et de fuir presqu'au même instant. Comme les Espagnols et les Italiens n'étoient point accoutumés à cette manière de combattre, les Arabes en tuèrent un grand nombre. L'empereur fit mettre sa grosse cavalerie sur les ailes, afin qu'elle soutînt le choc des barbares; se recommanda à St Jacques, qui est le patron de la cavalerie espagnole. Son projet fut rempli, les barbares tuoient beaucoup moins de monde dans leurs attaques.

Barberousse, voyant que l'ardeur des siens s'étoit un peu ralentie, envoya un détachement considérable pour s'emparer d'une tour qui étoit élevée sur les débris de l'ancienne Carthage : il vouloit y placer du canon et foudroyer l'armée chrétienne. L'empereur y avoit mis une garnison qui alloit être accablée par le nombre, s'il ne se fût mis promptement à la tête d'un détachement de cavalerie, et n'eût été à son secours : il repoussa les Turcs.

Les officiers de l'armée chrétienne, voyant qu'il périssoit un grand nombre de soldats par le fer des ennemis et par les maladies, conseillèrent à l'empereur de repasser en Europe, lui disant que c'étoit assez pour sa gloire d'avoir pris la Goulette et tous les vaisseaux des corsaires ; que d'ailleurs tous les petits rois de l'Afrique, ennemis de Muléasses, étoient près de se joindre à Barberousse. Il leur répondit qu'étant au moment de remporter une victoire complette, il se couvriroit d'un opprobre éternel s'il lâchoit prise ; que la gloire lui étoit plus chère que la vie même.

Il ajouta qu'il commenceroit dès le lendemain le siége de Tunis, qu'il espéroit que Dieu seconderoit son entreprise. Il fit aussitôt mettre l'armée en marche. Lorsqu'elle fut arrivée auprès des puits qui sont aux environs de la ville, les soldats se débandèrent pour aller boire. En vain les officiers vouloient les arrêter ; la soif qu'ils enduroient étoit insupportable. Charles-Quint vint, espérant que sa présence en imposeroit aux soldats : ses ordres, ses menaces furent inutiles ; il devint furieux, en tua plusieurs qui quittoient leur rang pour aller aux puits. On fut enfin obligé d'envoyer un détachement pour remplir des vases d'eau et la distribuer aux soldats. La présence de l'ennemi fit tout rentrer dans l'ordre. Barberousse s'étoit avancé, avec une armée formidable, jusqu'à trois mille au-delà de la ville, faisoit conduire devant lui une multitude de chariots pour rompre les rangs des Chrétiens et les mettre en désordre. Ces chariots s'ouvroient de temps en temps pour laisser passer le feu de l'artillerie qui étoit terrible. Charles-Quint fit

assembler le conseil de guerre pour savoir quel parti on devoit prendre dans une conjoncture si embarrassante. On décida qu'il falloit attaquer promptement l'ennemi. Aussitôt on en donne l'ordre ; les Chrétiens s'élancent sur les infidelles, en font un horrible carnage. Barberousse rassemble les débris de son armée pour rentrer dans la ville : il espéroit que la chaleur insupportable forceroit les Chrétiens de repasser en Europe. Son espérance ne fut pas remplie : la plupart des Arabes et des Maures l'abandonnèrent, et les Chrétiens s'emparèrent du camp qu'il occupoit. Le désespoir excita sa fureur : il alla jusqu'à ordonner de mettre le feu aux prisons et de brûler tous les esclaves chrétiens qui y étoient. Comme il y en avoit un nombre considérable, il craignoit qu'ils ne forçassent les prisons, et ne prissent les armes contre lui ; mais le juif Sinas lui fit sentir combien cette action seroit horrible et indigne d'un brave guerrier comme lui ; qu'il rendroit, par-là, son nom odieux à tout le genre humain ; que Soliman, qui étoit

un prince juste, en auroit horreur. Il réussit enfin à arrêter la cruauté de ce barbare ; mais le bruit de son abominable projet s'étoit répandu dans la ville et avoit excité l'indignation de tous les Tunisiens : ils sentirent combien il étoit triste pour eux d'avoir un tel maître ; ils ouvrirent les prisons. Il en sortit six mille hommes qui s'armèrent de pierres, de bâtons, de haches, etc. s'élancèrent sur les Turcs, en tuèrent un grand nombre ; ils montèrent à la citadelle, s'en emparèrent, prirent les armes qui s'y trouvèrent, envoyèrent demander du secours à l'empereur. Barberousse fait tous ses effors pour arrêter la révolte, ils sont inutiles. Voyant que les Chrétiens sont près d'entrer dans la ville, il se hâte d'en sortir avec ce qu'il peut rassembler de Turcs, se rend à Hippone, qu'on nomme aujourd'hui Bone, où il a laissé quatorze galères à trois rangs de rames pour s'en servir en cas de besoin.

Lorsque Charles-Quint fut arrivé sous les murs de Tunis, les habitans lui envoyèrent les clefs des portes ; le firent prier de

ne pas livrer la ville au pillage. Il s'arrêta, fit avancer un de ses généraux avec un détachement, lui donna ordre d'entrer dans la ville et de se rendre maître de la citadelle. Tous les esclaves qui avoient, comme nous l'avons dit, recouvré la liberté, allèrent au-devant de cet officier en poussant des cris de joie. Un d'eux l'avertit que Barberousse, avant de s'enfuir, avoit jeté dans la citerne trente mille écus d'or. Il les prit, les porta à l'empereur qui lui en fit présent. Les soldats, impatiens d'entrer dans Tunis, se débandoient et y entroient par différentes portes. Enfin on fut obligé de laisser entrer toute l'armée : malgré les ordres qu'on avoit donnés, les soldats se répandirent dans les maisons, prirent tout ce qu'ils purent enlever, et massacrèrent tous ceux qu'ils y trouvèrent, sans distinction d'âge ni de sexe. Ils épargnoient cependant les plus belles femmes, les conduisoient aux vaisseaux pour en faire des esclaves. Muléasses en reconnut une qu'un soldat emmenoit : elle avoit été dans son sérail, et il l'aimoit tendrement. Il donna

deux écus d'or au soldat qui la lui rendit.

Charles-Quint fit assembler les esclaves qui avoient été cause de la prise de Tunis, loua leur hardiesse et leur courage ; ordonna qu'on leur fournît tout ce qui leur étoit nécessaire, et qu'on délivrât à chacun une certaine somme d'argent.

Le soldat effréné détruisit pendant le pillage une multitude de choses très-précieuses. Muléasses regretta beaucoup la bibliothèque qui étoit dans la citadelle ; un magasin rempli des aromates les plus précieux. Barberousse, ayant toute la rudesse d'un soldat, avoit fait peu de cas de ces objets de luxe lorsqu'il s'étoit rendu maître de Tunis ; mais il ne les avoit pas détruits. Les Chrétiens, plus barbares que les Turcs, brûloient, brisoient, gâtoient tout ce qui n'excitoit plus leur cupidité, même beaucoup de choses fort rares, dont leur grossiéreté leur laissoit ignorer le prix. Ils brisèrent plusieurs vases remplis de couleurs précieuses. Ils enfoncèrent des armoires où ils trouvèrent des arbalètes, des flèches, des casques, des cuirasses, des

boîtes et des caleçons que les Tunisiens avoient pris sur les François, lorsque St Louis périt en Afrique, et qu'ils conservoient depuis ce temps, comme un monument de leur victoire sur les François.

Pendant ce temps, Barberousse se reposoit à Hippone des fatigues qu'il avoit essuyées; il cherchoit à consoler ses soldats de la défaite qu'ils venoient d'essuyer, et à relever leur courage, les assurant que la fortune les mettroit bientôt dans le cas de se venger des Chrétiens. Il leur proposa d'aller à Alger, où ils trouveroient des troupes fraîches et des vaisseaux pour augmenter leur flotte; ajouta qu'ils y délibéreroient sur le parti qu'ils avoient à prendre. Tous lui répondirent d'une voix unanime, qu'ils étoient prêts à le suivre partout où il voudroit les conduire et à exécuter ses volontés. Se doutant que la flotte des Chrétiens ne manqueroit pas de le poursuivre et de venir le bloquer dans Hippone, il se hâta de partir. Charles-Quint avoit effectivement fait assembler le conseil de guerre et décidé qu'il falloit

envoyer André Doria à Hippone avec toute la flotte pour boucher le passage à l'ennemi. Doria fit tous les préparatifs qu'il crut nécessaires pour cette expédition, chargea un nommé Adam de Gênes d'aller promptement avec quatorze vaisseaux à Hippone, d'attaquer Barberousse ; de l'empêcher de partir, afin qu'on eût le temps d'équiper le reste de la flotte ; lui assurant que sitôt qu'elle seroit prête, il iroit à son secours. Adam part, persuadé qu'il va surprendre Barberousse et le battre. Il arrive à Hippone, trouve que les préparatifs de Barberousse sont faits ; le voit mettre à la voile. On lui conseille de ne pas l'attaquer, parce que, pendant la route, beaucoup de ses soldats ont mis pied à terre, et que ses forces ne sont pas égales. Il suit le conseil qu'on lui donne, laisse partir l'ennemi, retourne à Tunis. Barberousse, de son côté, ne l'attaqua pas, parce qu'il ignoroit l'état de sa flotte, et craignoit que Doria n'arrivât pendant le combat. Doria fut f à d'avoir confié cette expédition à un homme qui s'en étoit si

mal acquitté : il se hâta d'aller à Hippone, s'en empara, en fit renverser les murailles et rasa la citadelle. Il retourna ensuite à Tunis.

Charles-Quint crut que son honneur demandoit qu'il rétablît Muléasses sur son trône : il lui fit prêter de nouveaux sermens de fidélité par les habitans de Tunis ; lui imposa un tribut annuel de deux faucons et de deux chevaux arabes ; lui enjoignit de protéger tous les Chrétiens qui s'établiroient dans ses états ; garda le fort de la Goulette, y mit une garnison de mille Espagnols, chargea Muléasses de les entretenir et de payer leur solde. Ce prince, après cette glorieuse expédition, repassa en Europe, où il savoit que sa présence étoit nécessaire.

Barberousse, de retour à Alger, fit venir tous les corsaires qui étoient sur la Méditerranée, rassembla une flotte assez formidable pour résister à celle des Chrétiens; résolut d'aller demander de nouveaux secours à Soliman. Avant de partir il nomma encore son fils Hassem régent du royaume;

lui donna pour conseil un nommé Salec, dont il connoissoit la capacité. Pour se venger de Charles-Quint, il résolut de ravager, en passant, toutes les places qui lui étoient soumises ; fit voile en partant d'Alger vers le Port-Mahon, ordonna qu'on mît sur les vaisseaux le pavillon des Chrétiens, afin de tromper la garnison et qu'elle le reçût sans défiance. Il réussit si bien, que tous les habitans, persuadés que c'étoit la flotte de l'empereur qui arrivoit, se rendirent sur le rivage pour la voir, et que la garnison le salua de plusieurs coups de canon. Lorsque toute la flotte fut entrée dans le port, le gouverneur reconnut sa méprise : il voulut se défendre ; mais Barberousse ordonna à ses soldats de mettre promptement pied à terre, de faire main-basse sur tous ceux qu'ils rencontreroient. Ils tuèrent une assez grande quantité de soldats et de bourgeois, le reste se sauva dans la citadelle, en ferma les portes et se prépara à la défense. Barberousse auroit eu de la peine à s'en rendre maître, auroit peut-être même été obligé de lever le

siége ; mais le gouverneur, intimidé par ses menaces, lui ouvrit les portes, à condition seulement qu'on lui accorderoit la vie avec la liberté, aussi-bien qu'à sa femme et à ses enfans. Lorsque les Turcs eurent évacué l'île, Martin Durea, qui en étoit gouverneur général, fit subir à celui de la citadelle la punition qui étoit due à sa lâcheté et à sa perfidie : il ordonna qu'on l'étranglât.

Barberousse retourna à Alger, où il déposa les dépouilles de l'île Minorque ; partit ensuite pour Constantinople, emmenant avec lui le juif Sinas qu'il avoit fait son lieutenant, et qu'il regardoit comme son bras droit. Lorsqu'il y fut arrivé, il se prosterna aux pieds de Soliman, lui dit : » Grand prince, vous voyez aux pieds de votre hautesse une malheureuse victime des caprices de la fortune. Après m'avoir secondé dans toutes mes entreprises, elle m'a tout-à-coup accablé du plus terrible revers. Toute la chrétienté s'est armée contre moi, est venue m'attaquer dans Tunis. Pendant que j'étois occupé à repousser

les efforts de cette multitude innombrable d'ennemis, des esclaves confiés à la garde de soldats négligens, ont brisé leurs fers; ont trouvé des armes, m'ont assailli par derrière. Attaqué de tous les côtés à la fois, sans secours, j'ai vu que le désespoir étoit ma seule ressource. Armé de fureur, je me suis élancé au milieu des ennemis; j'ai renversé tous ceux qui s'opposoient à mon passage: les braves compagnons de mon malheureux sort m'ont suivi, m'ont imité: je les ai enfin conduits dans un lieu de sûreté. Seigneur, je les amène aux pieds de votre trône pour demander à votre hautesse les moyens de venger le sang musulman que les Chrétiens ont répandu dans Tunis. «

» Hariaden, (1) tu viens d'éprouver que la vie est remplie de vicissitudes; que le mal succède souvent au bien: mais console-toi, le bien succède aussi souvent au mal. C'est assez pour ta gloire d'avoir échappé

(1) Les Turcs ne le connoissoient que sous ce nom. Les Chrétiens lui donnoient celui de Barberousse.

aux dangers qui te menaçoient, et d'avoir sauvé ceux qui t'accompagnent. Ta confiance en moi est placée : je te donnerai des forces avec lesquelles tu pourras tirer des Chrétiens une vengeance capable de leur faire oublier leur victoire, pour ne songer qu'à pleurer leur défaite. «

C'étoit alors que Charles-Quint et François I déployoient l'un contre l'autre la haine la plus terrible. Le premier, enhardi par ses succès, s'étoit proposé de conquérir la France entière ; mais de ses projets ambitieux il n'avoit retiré que la honte d'avoir vu périr une armée formidable qu'il avoit lui-même conduite en personne. François I, instruit par ses malheurs, ne consultoit plus son courage ordinaire ni son impétuosité naturelle : il se laissoit conduire par la prudence, reprenoit sur son ennemi les avantages qu'il avoit perdus. Semblables à deux lions qui se sont livrés un combat furieux et qui, fatigués par les efforts, couverts de blessures, s'arrêtent, se regardent avec une fureur qui annonce qu'ils sont tous prêts à recommencer ;

Charles et François suspendirent leurs coups, firent une trève.

Le roi de France sacrifia les succès que les conjonctures présentes lui faisoient espérer, au noble désir de soulager ses peuples, d'arrêter le sang que son rival et lui répandoient depuis si long-temps. Les princes de l'Europe connoissoient l'ambition de Charles-Quint ; se lassoient de la servir, craignoient d'en devenir eux-mêmes la victime. François I, par le moyen de Jean la Forest, son ambassadeur à Constantinople, avoit engagé Soliman à faire des préparatifs formidables pour attaquer Charles-Quint et l'obliger à diviser ses forces. Cet ambassadeur avoit assuré au sultan que les habitans de la Pouille et de la terre d'Otrante, accablés par les impôts exorbitans que Charles exigeoit d'eux, n'attendoient qu'une occasion favorable pour se soustraire à son obéissance.

Soliman, ignorant que Charles et François avoient fait une trève, ordonna à Barberousse d'aller, avec une partie de sa flotte, parcourir les côtes d'Italie pour

sonder l'intention des habitans de la Pouille et d'Otrante. Barberousse partit, avança jusqu'au golfe de Tarente, entra dedans, somma Mercurin Catinar, qui en étoit gouverneur, de se rendre, lui promettant de le traiter avec humanité, de laisser les habitans dans le libre exercice de leur religion. Mercurin, ne se trouvant pas en état de se défendre, fit ouvrir les portes de la ville. Les Turcs s'élancèrent dedans, et, sans écouter les prières, les menaces mêmes de Barberousse, mirent tout à feu et à sang. Ils enlevèrent les femmes, les enfans et le gouverneur, les conduisirent à leurs vaisseaux. Barberousse fut affligé de voir qu'on exerçoit tant de cruauté et qu'on manquoit à la parole qu'il avoit donnée, il fit mettre le gouverneur en liberté. Les Turcs se répandirent dans les campagnes, brûlèrent tous les villages qui se trouvèrent sur leur route, enlevèrent les hommes, les femmes, les enfans et les bestiaux qu'ils rencontrèrent.

André Doria, qui étoit aux environs de Messine avec la flotte de l'empereur, apprit

que les Turcs ravageoient les côtes de l'Italie : il se hâta de partir, les chercha, rencontra douze de leurs vaisseaux près de Corfou, les attaqua. Les Turcs se défendirent avec un courage qui tenoit de la fureur : lorsqu'ils virent qu'ils ne pouvoient plus résister, ils se précipitèrent à la mer.

Cette victoire coûta fort cher à Doria : il perdit une partie de ses équipages et un grand nombre d'officiers. Il brûla les douze vaisseaux turcs. Ils étoient si endommagés, qu'on ne pouvoit les radouber. Lorsque Soliman apprit cet échec, il entra en fureur contre Barberousse, l'accusa de trop de lenteur ; prononça mille imprécations contre lui, jura de s'en venger sur les Vénitiens qu'il croyoit avoir prêté des secours et fourni des vivres à Doria. Il se mit à la tête de deux cents mille hommes, dans l'intention de faire la conquête de toutes les possessions que les Vénitiens avoient du côté de la Grèce ; ordonna à Barberousse d'assiéger l'île de Corfou. Le gouverneur, instruit des ordres que le sultan avoit donnés à son amiral, fit tous les pré-

paratifs qu'ils crut nécessaires pour se défendre. Il commença par faire brûler tous les villages qui étoient dans l'île, fit apporter dans la ville tous les vivres qu'on put trouver. Craignant que le siége ne fût long et qu'on ne se trouvât dans l'impossibilité de lui fournir des secours, il fit sortir les femmes et les enfans : c'étoit vers le milieu du moi d'août. Les malheureuses victimes de cette cruelle précaution furent surprises, pendant la nuit, d'un orage épouvantable. On ne peut se peindre leur situation qu'en frémissant : ce sont des femmes et des enfans qui marchent à l'aventure au milieu de la nuit ; que la pluie, la grêle accablent ; que les éclats de tonnerre épouvantent ; qui croient que le jour, en paroissant, va les exposer à la cruauté et aux outrages des barbares. Les Turcs, qui étoient déjà descendus dans l'île, les rencontrèrent : l'état où elles étoient excita leur pitié, principalement celle de Barberousse. Dans ce moment l'humanité, naturelle aux François, sembla renaître dans son cœur : il alla jusqu'à verser des larmes,

en voyant une multitude de femmes dans un état si déplorable. Les soupirs, les pleurs, leurs vêtemens tous trempés annonçoient leur crainte et leurs peines. Les unes tenoient leurs enfans par la main, les autres les portoient sur leurs épaules. Il dit aux Turcs : » Le prophète nous ordonne d'avoir pitié des malheureux ; voilà une belle occasion de remplir son précepte. « S'avançant ensuite vers les femmes, il leur dit en langage italien, qu'il parloit assez correctement : » Femmes infortunées, calmez vos craintes, vous trouverez en nous autant d'humanité que vous avez trouvé de cruauté dans vos compatriotes. « Il les fit conduire dans plusieurs maisons que les assiégés n'avoient pas eu le temps de détruire ; leur fournit tous les secours dont elles avoient besoin.

Il forma ensuite le siége de la ville ; fit tirer dessus une multitude incroyable de coups de canon ; mais il s'aperçut que la garnison étoit nombreuse, qu'il perdroit beaucoup de temps devant cette place sans réussir à s'en rendre maître ; il leva le

siége,

siége, mit à la voile; parcourut toutes les îles de l'Archipel; s'empara de Scire, de Pathmos, de Legine, de Nie, de Stampalée, de Paros, etc. qui appartenoient aux Vénitiens. L'année suivante, c'est-à-dire, en 1538, il alla ravager les côtes de l'Italie; distribua sa flotte dans les différens ports qui appartenoient aux Turcs, et retourna à Constantinople.

Le pape Paul III crut qu'il alloit venir l'attaquer jusques dans Rome; il fut si effrayé, qu'il demanda du secours à toutes les puissances de l'Europe contre les infidelles.

L'étonnement arrête ici. Voilà un simple gentilhomme françois devenu corsaire, chef des armées navales des Turcs, et qui met toute l'Europe en mouvement. L'empereur s'engagea à fournir quatre-vingt-deux galères à trois rangs de rames; les Vénitiens en promirent un pareil nombre; le pape proposa d'y en joindre trente-six; les Génois se chargèrent de donner des vaisseaux propres à transporter les soldats, les munitions de guerre et de bouche. André

Doria devoit commander les vaisseaux de l'empereur ; Vincent Capel, ceux des Vénitiens, et Marc Grimmani, patriarche d'Aquilée, ceux du pape. On convint que Ferdinand de Gonzague commanderoit les troupes de terre, et qu'on céderoit aux Vénitiens toutes les conquêtes que l'on feroit sur les Turcs, pour les dédommager des pertes que ces barbares leur avoient causées.

Paul III avoit envie de faire entrer François I dans la ligue qui se formoit contre les Turcs : pour y réussir, il chercha à établir une paix solide entre lui et Charles-Quint ; proposa à ces deux princes une entrevue à laquelle il assisteroit. Ils l'acceptèrent, mais il s'éleva des difficultés sur le lieu où elle devoit se faire. Le pape proposa Nice : l'empereur alla jusqu'à Villefranche, petite ville de comté de Nice, sur la côte de la méditerranée ; le pape se rendit à Monaco : François I avança jusqu'au village de Villeneuve, situé à un quart de lieue de Nice. Le duc de Savoie eut peur que cette entrevue ne lui fût funeste ; il

refusa de prêter sa ville ; elle ne se fit point. Le pape alloit tous les jours visiter ces deux princes, écoutoit leurs plaintes, excusoit leurs torts ; proposoit des expédiens : il ne réussit qu'à les engager à continuer la trève pour dix ans. Lorsqu'elle fut conclue, l'empereur s'embarqua pour l'Espagne, François rentra en France, le pape retourna à Rome.

Pendant que l'empereur séjournoit à Villefranche, et que ses galères étoient à l'ancre, plusieurs matelots et soldats qui se promenoient sur le rivage vers le midi, montèrent sur le haut des Alpes pour voir jusqu'où s'étendoit la vue. Ils aperçurent dans l'éloignement comme une nuée fort épaisse, formée par de la poussière qui s'élevoit d'un village situé dans cet endroit. Elle ne se mettoit point en masse, parce que le vent la divisoit par flocons et lui donnoit beaucoup d'extension.

Les soldats examinèrent avec attention ce fait, qui étoit fort naturel, se persuadèrent que les flocons de poussière étoient des voiles ; cette idée les mena à croire

que Barberousse arrivoit avec sa flotte pour enlever le pape et l'empereur. Ils descendirent promptement, se répandirent dans la ville en criant : *Voilà Barberousse avec sa flotte.* Tout le monde fut saisi d'effroi : on ne songeoit qu'à prendre la fuite. Le marquis de Guast lui-même, quoique très-brave, alla trouver l'empereur, lui conseilla de se retirer promptement sur les montagnes, d'où l'on pourroit, avec des traits et des pierres, écraser les Turcs s'ils abordoient à Villefranche. Doria fit lever l'ancre des vaisseaux. Charles-Quint fut le seul qui ne se livra pas à cette terreur panique : il regarda, avec sang froid, tous les mouvemens qui se faisoient sur le port et dans la ville. On envoya quelques vaisseaux légers à la découverte : ne voyant point d'ennemis, ils avancèrent jusqu'à l'endroit d'où partoit cette poussière ; ceux qui composoient l'équipage mirent pied à terre, trouvèrent que c'étoient des paysans qui l'excitoient en vanant des féves sur le rivage. Lorsqu'ils furent de retour à Villefranche et qu'ils eurent rapporté ce qu'ils

avoient vu, la frayeur se changea en gaîeté, et ceux qui avoient le plus marqué de terreur, furent exposés à la raillerie des autres : les officiers-généraux n'en furent même pas exempts. Ce trait historique, quelque plaisant qu'il soit, prouve combien Barberousse étoit redouté, puisque son seul nom faisoit trembler les plus braves officiers de terre et de mer.

Soliman instruit que le pape, l'empereur et les Vénitiens avoient formé une ligue contre lui, ordonna à Barberousse d'assembler sa flotte ; d'aller ravager les possessions maritimes des Vénitiens. Barberousse agit avec son activité ordinaire : ses préparatifs furent bientôt faits, il se mit en mer avec cent trente vaisseaux, dirigea sa route vers l'île de Candie ; fit descendre une partie de ses troupes pour assiéger la ville de Canée par mer et par terre. Grito, qui en étoit gouverneur, fit faire sur les Turcs une décharge de toute son artillerie, en tua un grand nombre, jeta l'épouvante parmi ceux qui restoient, fit une sortie sur eux, les força de retourner

avec précipitation à leurs vaisseaux. Barberousse voyant que la ville étoit si bien défendüe, sentit qu'il faudroit qu'il employât beaucoup de temps pour la prendre; il leva l'ancre, alla mouiller dans le golfe de Suda; mais il s'aperçut que tous ces quartiers se tenoient sur la défensive, il tourna du côté du golfe Larta. Ayant appris que la flotte combinée du pape, de l'empereur et des Vénitiens venoit à lui, il se jeta dans ce golfe; il fit mettre une nombreuse artillerie à l'entrée pour en fermer le passage aux ennemis.

La flotte des Chrétiens ne tarda effectivement pas à arriver: elle mouilla devant l'île de Corfou. On détacha Grimani, patriarche d'Aquilée, avec les galères du pape, pour aller examiner la position de l'armée turque. Il avança tout près du golfe, ordonna à un nommé Paul d'y entrer avec une galère à trois rames qu'il commandoit. L'artillerie, qui étoit à l'entrée du golfe, fit un feu terrible sur lui, le força de se retirer. Grimani retourna à Corfou, fit connoître aux Chrétiens la position dans

laquelle étoit l'armée des Turcs. Tous les chefs s'assemblèrent pour décider sur le parti qu'il falloit prendre. Ferdinand de Gonzague, qui étoit un des principaux parmi eux, fut d'avis qu'on attaquât Prévesa, située sur une colline qui commande le golfe de Larta; assurant que, si on s'en rendoit maître, on établiroit des batteries de canon sur la colline, on foudroyeroit les vaisseaux turcs. Il ajouta qu'on pourroit même détruire entièrement leur flotte en lui bouchant la sortie du golfe avec un des plus grands vaisseaux qu'on chargeroit de pierres et qu'on feroit couler à fond, en mettant en outre à l'entrée du canal trois galiotes couvertes de canons et d'affourchées sur leurs ancres. André Doria dit que cet avis étoit fort bon en apparence, mais qu'il lui paroissoit très-dangereux à suivre. » Il est vraisemblable, ajouta-t-il, que Barberousse a fait descendre une partie de ses troupes, qu'il l'a mise en embuscade pour fondre sur ceux qui voudront assiéger Prévesa; que la cavalerie étolienne étoit prete à venir le secourir. Nos

vaisseaux garnis d'hommes tomberoient entre les mains de l'ennemi, et c'est le plus grand malheur qui puisse nous arriver. Nous avons encore à craindre les tempêtes qui sont très-fréquentes dans ces mers pendant l'automne qui va commencer. Il faudroit alors que nos vaisseaux de charge et nos galères s'écartassent de cette côte qui est remplie d'écueils, et voguassent en pleine mer : où trouverions-nous des vivres étant environnés d'ennemis qui nous attaqueroient de toutes parts ? nous serions sans ressource : j'en prends à témoin ceux qui ont quelque connoissance de la mer. Si nous voyons que l'ennemi s'obstine à demeurer dans le golfe Larta, nous irons dans celui de Corinthe, nous assiégerons Lépanthe et les autres villes des environs. Il est certain que Barberousse viendra avec sa flotte pour les secourir : alors nous pourrons contenter nos désirs et lui livrer bataille «. Capel, amiral des Vénitiens, et le patriarche d'Aquilée, furent de son avis. Il ordonna de mettre à la voile, envoya cinq galères, qui étoient

fort légères à la course, pour examiner les mouvemens de l'ennemi. Barberousse, de son côté, en avoit envoyé quatre pour connoître ceux des Chrétiens : lorsqu'elles virent les cinq de Doria, elles rentrèrent dans le golfe. Doria fit étendre sa flotte, afin que l'ennemi pût voir le nombre de ses vaisseaux, qui montoit à deux cents cinquante, en comptant les petits.

Barberousse étoit très-courageux : cependant ce nombre considérable de vaisseaux l'étonna. Un officier des janissaires qui étoit à côté de lui, s'en aperçut, lui dit : » Laisserez-vous les Chrétiens braver impunément les Turcs ! Ne sortirez-vous pas de ce golfe pour les attaquer ! Vous devez moins considérer votre conservation que la gloire de Soliman, qui seroit ternie par votre lâcheté, si vous étiez capable d'en commettre une. Combattons pour ce grand prince, combattons pour les Ottomans respectés depuis si long-temps. Hariaden, vos triomphes passés annoncent celui d'aujourd'hui. D'ailleurs, si la fortune ne seconde pas le courage des Turcs,

si nous périssons ici, Soliman ne manquera pas de généraux et de soldats pour nous remplacer ; il a des forêts qui lui fourniront du bois pour construire une nouvelle flotte. Préférons une mort glorieuse à une honteuse punition que Soliman ne manquera pas de nous faire subir, lorsqu'il apprendra que nous n'avons osé combattre «.

Barberousse se tournant vers Salec, fameux corsaire, lui dit : » Cet homme sans expérience nous oblige de combattre malgré l'inégalité des nos forces. Il nous accuseroit de lâcheté auprès de Soliman qui ne manqueroit pas de nous faire périr «. Aussitôt il ordonna de lever l'ancre et de sortir du golfe. Les galères des Chrétiens qui étoient restées en observation, se hâtèrent d'aller avertir Doria de ce qui se passoit. Ce général tourna promptement du côté de l'ennemi, rangea son armée en bataille. Barberousse en fit autant : voyant que sa flotte étoit de moitié inférieure à celle des Chrétiens, (elle n'étoit que de cent cinquante vaisseaux) il résolut de suppléer

au nombre par le courage et la prudence. Il s'adossa, pour ainsi dire, contre le rivage, y fit tenir des batteries toutes prêtes en cas d'échec, afin qu'elles pussent foudroyer les ennemis et favoriser sa retraite. Il s'étoit placé au centre de l'armée avec sa galère, dont le pavillon étoit couleur de feu, afin que toutes les autres pussent le voir et observer ses signaux. Tabache commandoit l'aile droite, Salec commandoit l'aile gauche. Ces deux ailes se joignoient au corps de bataille, sur les premiers rangs duquel Barberousse avoit placé environ vingt galères, commandées par le corsaire Dragut. L'armée des Turcs ressembloit à un aigle étendant ses ailes. Doria dit, en voyant un si bel ordre de bataille, qu'il s'étoit trompé, en croyant n'avoir qu'un corsaire à combattre; qu'il voyoit à présent que c'étoit un amiral habile et courageux.

Capel, amiral des Vénitiens, impatient de combattre, descendit dans sa chaloupe, se fit conduire au vaisseau que montoit Doria, lui dit: » Prince, qu'attendez-

vous donc pour livrer combat ? Si vous doutez de mon courage, je vais moi-même commencer l'attaque, je vaincrai ou je mourrai glorieusement, comme il convient à un général vénitien «. Doria loua son zèle et son courage, lui dit de se contenter de le suivre, de faire attention aux signaux, qui lui indiqueroient ce qu'il auroit à faire. Salec envoya plusieurs galères contre un galion de l'armée chrétienne qui étoit en avant ; mais il leur lâcha une bordée si terrible, qu'il leur tua beaucoup de monde, les força de se retirer. Doria fit remorquer le galion, avertit les capitaines de vaisseaux de se tenir prêts à combattre et de regarder attentivement son pavillon. Il avoit formé le projet de faire commencer l'attaque par ses vaisseaux de charge qui étoient remplis de soldats et tout couverts de canons, espérant que le feu terrible qui en sortiroit feroit beaucoup de ravages dans l'armée ennemie, la mettroit en désordre et lui assureroit la victoire : il les mit en avant. Barberousse aperçut son projet, et, pour le faire échouer, il ordonna à tous

ses capitaines d'éviter ces gros vaisseaux, de ne combattre que contre les galères. Doria, persuadé que les Turcs, cédant à leur impétuosité naturelle, viendroient l'attaquer, s'occupoit à tourner autour de son armée avec sa galère pour faire resserrer ses vaisseaux et les mettre en état de résister à l'impétuosité des ennemis; il sentoit qu'il leur seroit très-facile de les battre lorsque leur premier feu seroit passé. Le patriarche d'Aquilée, aussi impatient de combattre que Capel, fit approcher sa galère de celle de Doria, demanda à ce général quelle étoit la raison qui l'empêchoit de livrer combat dans un moment où tout sembloit lui annoncer la victoire. Il lui parla avec tant de véhémence, que les équipages des vaisseaux qui étoient aux environs l'entendirent. Tous les capitaines chrétiens, quoique plus tranquilles que le patriarche, étoient dans le même étonnement et la même impatience que lui: mais Doria persistoit dans l'intention de suivre son plan de bataille.

Barberousse qui, comme nous l'avons

dit, avoit pénétré son dessein, donna ordre à ses ailes d'avancer, d'attaquer celles de l'ennemi, qui n'étoient composées que de galères. Il sentoit que les gros galions qui étoient fort lourds mettroient beaucoup de temps pour venir à leur secours. L'attaque des Turcs fut si terrible, qu'ils firent reculer les galères des Chrétiens : ils en coulèrent deux bas avec tout leur équipage, en brûlèrent deux autres qui étoient chargés de munitions. Salec en enleva deux à trois rangs de rames. Un orage affreux, un vent terrible survinrent tout-à-coup ; la nuit approchoit ; les Chrétiens déployèrent leurs voiles ; levèrent l'ancre, se retirèrent en désordre vers Corfou. Doria perdit ce jour-là une partie de sa gloire : tous les officiers étoient étonnés de voir un aussi grand capitaine que lui fuir sans avoir combattu. Barberousse poursuivit les Chrétiens pendant quelque temps, mais ils éteignirent leurs feux et lui échappèrent. Barberousse, étonné lui-même que la victoire lui eût coûté si peu de peine, dit en riant : *Doria a éteint ses fanaux*

pour qu'ils n'éclairassent pas sa fuite.

Voulant profiter de sa victoire, il alla mouiller à l'île de Paxos, qui n'est éloignée que de douze milles de celle de Corfou, parce qu'il se doutoit que les ennemis s'y étoient rendus, et qu'il vouloit leur livrer combat lorsqu'ils en sortiroient. Le bouillant Gonzague entra en fureur lorsqu'il vit que Barberousse bravoit ainsi les Chrétiens. Il se mit dans une barque, alla trouver le capitaine des galères, les unes après les autres, les conjura de s'armer de son courage pour la gloire du nom chrétien, pour la leur, et de réprimer l'insolence des barbares. Capel dit que si on vouloit lui donner quelques détachemens espagnols, il iroit livrer un combat aux Turcs; mais les Chrétiens employèrent tant de temps à faire leurs préparatifs, que Barberousse, voyant arriver le mois d'octobre, leva l'ancre pour ne pas s'exposer aux tempêtes qui sont alors fort dangereuses sur ces mers : il retourna au golfe Larta. Après sa retraite, les Chrétiens résolurent d'aller assiéger Durazzo; mais

Capelli leur ayant représenté que les côtes étoient mauvaises, ils allèrent dans le golfe Catarro pour assiéger Château-neuf, petite ville assez forte qui étoit sous la domination des Turcs : ils ne tardèrent pas à s'en emparer, parce que la garnison étoit très-foible.

La prise de cette ville occasionna une dispute dans l'armée : Capelli vouloit qu'on la cédât aux Vénitiens ; mais Doria et Ferdinand de Gonzague en prirent possession au nom de l'empereur, en donnèrent le gouvernement à François Sarmento, avec une garnison de quatre mille Espagnols. Capelli instruisit le sénat de ce qui venoit de se passer : les sénateurs en furent si indignés, qu'ils résolurent sur le champ de rompre leur alliance avec Charles-Quint, et de proposer la paix à Soliman, lui envoyèrent en ambassade Laurent Gritti. Pendant que les Chrétiens étoient occupés au siége de Château-neuf, Barberousse rassembla ses vaisseaux pour aller secourir cette place, sortit du golfe de Larta, se mit en route ; mais il fut surpris par

une furieuse tempête qui jeta plusieurs de ses vaisseaux contre les rochers, où ils furent brisés. Capelli et Ferdinand de Gonzague proposèrent d'aller l'attaquer, disant que l'occasion étoit favorable pour réparer la perte qu'on avoit fait devant Larta, et rétablir l'honneur des Chrétiens ; mais Doria répondit qu'il ne suivroit pas un projet si téméraire ; ordonna aussitôt de mettre à la voile pour repasser en Italie. Cette conduite indigna Capelli : la colère lui fit lâcher des propos outrageans contre Doria ; il se blâma lui-même de s'être soumis aux ordres d'un étranger ; conseilla à ses officiers, à ses soldats et à ses matelots, de ne jamais servir que sous un général de leur nation, puisqu'ils voyoient aujourd'hui un (1) Ligurien, ennemi naturel des Vénitiens, les priver d'une victoire certaine, et ternir la gloire du nom italien par une

(1) Les anciens appeloient Liguriens les peuples qui habitoient le pays qu'occupent aujourd'ui la république de Gênes, la principauté de Monaco. la partie du Piémont qui s'étend jusqu'au Var.

honteuse fuite. Valère Ursin, qui étoit au service des Vénitiens, dit que Doria avoit bien rempli les intentions de Charles-Quint, en excitant la guerre entre les Vénitiens et les Turcs, et en conservant la flotte de ce monarque toute entière. Quelques-uns disoient que l'empereur, en excitant les Vénitiens à prendre les armes contre les Turcs, n'avoit eu que ses intérêts en vue; qu'il espéroit qu'étant attaqués sur mer et sur terre par un ennemi si puissant, leurs forces seroient bientôt épuisées; qu'ils imploreroient alors son secours et lui céderoient une partie de leurs possessions pour l'obtenir. D'autres disoient que Doria vouloit épargner son confrère Barberousse; que les corsaires ne se faisoient ordinairement point de mal. Doria n'opposa à ces injures que le mépris, et partit. Soliman instruit que Barberousse avoit remporté une victoire complette sur la flotte des Chrétiens, lui fit connoître la satisfaction que cette nouvelle lui causoit; lui envoya en même temps ordre de reprendre Châteauneuf. Barberousse fit réparer sa flotte,

augmenta le nombre de ses rameurs et de ses soldats ; se mit en route vers le commencement de l'été de l'année 1540 ; dirigea sa marche du côté de Château-neuf. Lorsqu'il fut arrivé devant cette place, il fit mettre son artillerie à terre, fit dresser ses batteries, faire ses retranchemens ; mais, comme les assiégés tiroient continuellement sur ses troupes, on n'y travailloit que pendant la nuit, ce qui retarda beaucoup l'ouvrage. Une multitude de soldats et d'officiers turcs périrent. Du nombre des derniers fut un nommé Agis Hariadin que Barberousse regretta beaucoup, parce qu'il le regardoit comme un homme très-prudent et courageux, et qu'ils étoient amis depuis long-temps. Lorsque les retranchemens furent achevés, il braqua contre la ville cinquante canons, parmi lesquels il y en avoit qui lançoient des boulets de cent livres. Pendant que cette formidable artillerie battoit la ville par terre, Salec la battoit par mer et dirigeoit contre elle toute l'artillerie des galères. Sarmento, qui, comme nous l'avons dit, étoit gou-

verneur de cette malheureuse ville, travailloit avec une activité incroyable, réparoit les brèches que l'ennemi faisoit. Comme il n'avoit aucun espoir d'être secouru, il résolut de se défendre jusqu'à la mort. Malgré ses efforts, les Turcs parvinrent à s'emparer d'une tour qui dominoit sur la ville : ils y établirent une batterie qui foudroyoit les assiégés. Sarmento fit faire une mine sous cette tour, afin de la faire sauter en l'air avec tous les Turcs qui étoient dessus ; mais cette mine fut mal faite : le feu sortoit par l'endroit qu'on l'avoit mis et brûla une partie de ceux qui y travailloient. Les Turcs, qui avoient formé plusieurs attaques à la fois, abattirent les murailles de plusieurs côtés, montèrent à l'assaut. En vain les Espagnols opposoient une résistance opiniâtre, les Turcs entrèrent dans la ville, les poussèrent dans la grande place, où ils les accablèrent par le nombre. Sarmento reçut trois coups de lance à la tête, tomba sur le corps de ses camarades, et expira. Sa mort jeta la consternation parmi le reste des Espagnols ;

les Turcs les mirent tous en pièces. Barrousse accorda la vie à tous ceux qu'il trouva sans armes. Il fit chercher avec soin le corps de Sarmento, parce qu'il vouloit envoyer sa tête à Soliman; mais on ne put le trouver. Voulant poursuivre ses conquêtes, il attaqua le château de Rizzano qui se rendit sans résistance. De là il avança vers Cattaro, situé dans le golfe Rizonic, somma le gouverneur de se rendre. C'étoit un sénateur nommé Jean-Matthieu Bembo; il avoit un courage digne de son rang et de sa naissance : il répondit à Barberousse que les Turcs n'avoient aucun droit sur Cattaro : que, s'il l'attaquoit, il romproit une trève que les Vénitiens avoient faite depuis peu avec Soliman; que sa hautesse lui sauroit sans doute mauvais gré de manquer à la parole qu'elle leur avoit donnée. Il finit par lui assurer que, s'il étoit assez injuste pour l'attaquer, il étoit tout prêt à repousser la force par la force; qu'il avoit des soldats, des armes, des munitions. Barberousse, irrité de cete fière réponse, fit mettre plusieurs pièces de

canon à terre et lâcha quelques bordées contre la ville : le brave Bembo répondit par autant de coups de la sienne, et fit mettre sa garnison en ordre de bataille sur les murs. Barberousse fut alors averti de la trève que Soliman avoit faite avec les Vénitiens : il se rembarqua et retourna à Château-neuf qu'il fit fortifier : de là, il alla à Constantinople, où il reçut de Soliman les plus grandes marques de satisfaction.

La nouvelle de la prise de Château-neuf et de la destruction entière des quatre mille hommes qu'on y avoit laissés en garnison, jeta la consternation parmi les Espagnols : le marquis du Guast en fut pénétré de douleur, parce que cette garnison étoit composée des meilleurs soldats espagnols ; mais tous les peuples de la Lombardie s'en réjouissoient, et regardoient leur malheur comme une punition divine : l'année précédente ils avoient ravagé leurs terres et pillé leurs maisons.

Les Vénitiens, voyant qu'ils ne devoient plus compter sur le secours de l'empereur, avoient envoyé un ambassadeur à Constan-

tinople pour faire la paix avec Soliman : pour l'obtenir, ils lui cédèrent Napoli et Raguze la vieille. Cette paix et la trève qui étoit établie entre l'empereur et François I, laissèrent à Barberousse quelque temps de repos ; mais la guerre qui se ralluma entre ces deux princes, lui fournit une nouvelle occasion de recommencer ses ravages.

Charles-Quint donnoit à François I de continuels sujets de mécontentement. Le monarque françois ne rompoit pas cependant la trève qu'il avoit faite avec lui : enfin sa patience épuisée se changea même en fureur, lorsqu'il apprit que l'empereur avoit fait assassiner deux de ses ambassadeurs, César Frégose et Antoine Rincon. Le premier étoit envoyé à Venise pour tenter de former une alliance entre François et cette république ; le second alloit à Constantinople pour renouveler celle qui étoit entre ce prince et Soliman II. Comme Rincon devoit passer par Venise, on décida qu'ils iroient ensemble jusques-là : ils résolurent de faire leur route par le Pô. Le marquis de Guast étoit gouverneur du Mi-

lanès et de la partie du Piémont qui étoit alors sous la domination de l'empereur. Il dispersa sur le cours du Pô, des principales rivières du Piémont et du Milanès, des assassins auxquels il étoit difficile que les ambassadeurs échappassent. Langei, qui étoit gouverneur de la partie du Piémont que la France occupoit, se douta qu'on tramoit quelque complot funeste contre ces deux ministres, leur conseilla de changer de route. Voyant qu'ils persistoient à vouloir suivre le cours du Pô, il leur dit qu'ils ne devoient pas au moins exposer avec eux le secret de l'état, et le pria de lui confier leurs papiers, assurant qu'il les leur feroit remettre à Venise, s'ils étoient assez heureux pour y arriver : ils les lui confièrent, se mirent en route. Lorsqu'ils furent à l'embouchure du Tésin, deux barques remplies de gens armés leur barrèrent le chemin, séparèrent la barque où étoient ces ministres, d'une autre qui l'accompagnoit. Frégose et Rincon, voyant entrer dans leur barque une multitude de gens armés, sentent qu'ils ont eu tort de ne

ne pas suivre le conseil du prudent Langei : ils mettent l'épée à la main, mais le nombre les accable, ils sont massacrés. Tous les rameurs qui conduisoient les barques des assassins et celles des ambassadeurs furent conduits à Pavie, et mis par l'ordre du marquis du Guast, dans des cachots, afin qu'ils ne pussent révéler à personne le secret dont ils avoient été témoins ; mais cette précaution fut inutile : la barque qui accompagnoit celle des ambassadeurs avoit échappé aux assassins, et ceux qui étoient dedans avoient gagné le rivage, s'étoient enfoncés dans un bois, d'où ils étoient sortis avant l'entrée de la nuit, et avoient gagné le Piémont. Ils racontèrent que les ambassadeurs avoient été attaqués par des hommes armés qui étoient dans deux barques, mais on ne savoit pas qui étoient ces gens armés ; ce qu'étoient devenus les ambassadeurs et les bateliers. Langei étoit l'homme le plus adroit de son temps ; il employa, pour découvrir les auteurs de cet horrible crime, tout ce que la ruse put lui inspirer. Il fit des perquisitions si

exactes, qu'il parvint à savoir que les bateliers des ambassadeurs et des assassins avoient été conduits à Pavie et enfermés dans des cachots. Il gagna un des domestiques du château de cette ville, qui lima les grilles du château où étoient détenus les bateliers. Langei les fit tous venir à Turin: il apprit par eux que les assassins étoient des cavaliers de la garnison de Pavie; sut leur nombre, leur nom, leur pays, jusqu'aux moindres circonstances de l'assassinat; enfin qu'il avoit été commis par les ordres du marquis du Guast. En le faisant commettre, on avoit eu intention de s'emparer des instructions des ambassadeurs, parce qu'on espéroit trouver dans celles de Rincon pour Constantinople, des détails capables de rendre François I odieux à toute la chrétienté; mais la sage prévoyance de Langei avoit fait manquer le projet des impériaux, comme on l'a vu, et de leur crime, ils n'en retiroient que la honte de l'avoir commis.

Langei avoit gardé un profond silence pendant qu'il cherchoit des preuves con-

vaincantes contre l'auteur de l'assassinat des ambassadeurs de France : mais lorsqu'il les eut, il éclata tout-à-coup et accusa publiquement le marquis du Guast de ce crime. Le roi de France porta ses plaintes à l'empereur et aux états de l'empire assemblés à Ratisbonne. Du Guast, étonné de ce coup imprévu, envoya promptement un mémoire justificatif à la diète de Ratisbonne : Langei réfuta ce mémoire. Du Guast appuya ses raisons par un démenti et un défi à ses accusateurs, quels qu'ils fussent. Langei se déclara son accusateur, lui rendit le démenti, accepta le défi, et mit au jour toutes les preuves de son crime. Alors François I prit la ferme résolution de déclarer la guerre à l'empereur : il dit à son conseil assemblé qu'il se croiroit indigne de régner, même de vivre, s'il laissoit impuni le meurtre de deux sujets fidelles que le zèle et le devoir avoient conduits à leur perte.

Lorsque Charles-Quint savoit que François I se préparoit à lui faire la guerre, il ne manquoit jamais d'annoncer aux puis-

sances de l'Europe quelque grande expédition contre les infidelles, et les invitoit toutes à joindre leurs forces aux siennes. Par-là il empêchoit le monarque françois de l'attaquer, ou le mettoit dans le cas de se rendre odieux à toute la chrétienté, en paroissant agir de concert avec les ennemis du nom chrétien. Ce fut dans cette vue qu'il entreprit, en 1536, une expédition contre Tunis, et fit en 1541 des préparatifs formidables contre Alger. Il partit des ports d'Espagne vers la fin de septembre de la même année; alla mouiller à la rade d'Alger le 25 octobre : le duc d'Albe, qui étoit grand-maître de la maison de sa majesté impériale, et général, sous lui, de toutes les troupes de terre, le joignit étant accompagné d'une multitude incroyable de seigneurs et de gentilhommes de toutes les nations qui venoient servir en qualité de volontaires dans cette entreprise.

Charles-Quint, avant de commencer le siége d'Alger, envoya un gentilhomme sommer Hassem, fils de Barberousse, et régent du royaume, de livrer la place,

sinon que les habitans essuyeroient le même traitement qu'avoient essuyé autrefois ceux de Tunis. Hassem lui répondit : » Il faudroit que je fusse insensé pour suivre les conseils d'un ennemi. Sur quoi sont fondées les espérances et les menaces de ton empereur ? — Sur cette flotte, sur ces braves soldats et ces armes que tu vois. — Nos soldats, nos armes valent au moins ceux de ton empereur, reprit Hassem, la défaite des Chrétiens rendra cette ville célèbre «. La garnison turque n'étoit cependant composée que de huit cents hommes : mais Hassem connoissoit leur valeur ; il espéroit qu'elle suppléeroit au nombre. Il y avoit en outre cinq mille hommes, mais ce n'étoient que des Maures et des Arabes tumultuairement amassés et sans discipline. Il avoit dispersé dans les environs de la ville une assez grande quantité de cavaliers numides pour harceler l'armée des Chrétiens qui, en comprenant les volontaires, montoit à vingt mille hommes.

L'empereur ordonna à Doria de chercher un endroit propre à faire la descente,

et la fit, suivant son avis, du côté de l'orient. Toute l'armée chrétienne descendit sans trouver de résistance. Lorsque les soldats se furent reposés et eurent pris un peu de nourriture, l'empereur forma trois détachemens ; donna à chacun trois pièces de canon pour les garantir des incursions des Numides ; avança en ordre de bataille vers la ville ; plaça son camp dans un lieu fort commode, parce qu'il étoit environné de fossés profonds que les torrens avoient formés et qui le mettoient à l'abri des attaques de la cavalerie numide. Il fit porter du canon sur une colline assez élevée qui se trouvoit à sa gauche et qui dominoit sur la ville. On plaça les plus grosses galères du côté opposé, afin de battre la ville par deux endroits en même temps. Pendant que les Chrétiens étoient occupés à ces opérations, les Numides lançoient sur eux une grêle continuelle de traits et de pierres : la nuit même n'interrompoit pas leurs attaques, elle ne faisoit, au contraire, qu'augmenter leur ardeur. Deux jours et deux nuits se passèrent sans que les Chrétiens

eussent un seul moment de repos. En vain on lâchoit sur les Numides des volées de coups de canon, ils se dispersoient à l'instant sur leurs montagnes, et revenoient subitement former de nouvelles attaques par des endroits où on ne les attendoit pas. Les soldats et les officiers, épuisés de fatigues, commençoient à craindre que cette tentative n'eût des suites funestes. L'événement prouva que leur crainte étoit fondée; mais ce fut d'une manière à laquelle ils ne s'attendoient pas. La prudence humaine, la force et le courage ne pouvoient résister au malheur qui les accabla. Au commencement de la nuit du 28 au 29 octobre 1541, il survint un orage affreux qui fut suivi d'une pluie mêlée de grêle et qui dura toute la nuit. Le camp des Chrétiens fut dans un instant rempli d'eau. La pluie et la grêle les accabloient : ils ne pouvoient se tenir debout ni se coucher : ils enfonçoient dans la boue jusqu'à la moitié de la jambe. Lorsque le jour parut, l'orage cessa : les Mahométans, qui examinoient de dessus leurs montagnes et leurs murailles ce qui

se passoit dans le camp des Chrétiens, vinrent en foule les attaquer ; lancèrent sur eux encore une multitude de flèches et de pierres. Dans la conjoncture où les Chrétiens se trouvoient, il leur étoit difficile de se défendre. La plus grande partie d'entre eux ne pouvoit plus porter ses armes. Ceux qui avoient conservé assez de force pour combattre, voulurent faire feu sur les ennemis, mais leur poudre et leurs mèches étoient si mouillées, qu'ils ne purent leur faire prendre feu.

Tout le monde étoit consterné dans l'armée chrétienne ; Charles-Quint seul ne l'étoit pas, il montra, dans ce danger extrême, toute l'élévation de son ame ; releva les courages abattus. Il dit aux Espagnols : » La fortune se déclare contre nous : il faut combattre contre elle ; les armes à feu ne peuvent vous servir : prenez vos sabres et vos lances, écartez ces méprisables Africains, qui ne sont enhardis que par vos malheurs et vos craintes ; frayez-vous un chemin à vos vaisseaux qui sont la seule ressource qui vous reste «. Il

adressa le même discours aux Italiens et aux Allemands dans leur langue naturelle : il parloit toutes celles de l'Europe. Il fit à l'instant jeter un pont sur le fossé qui environnoit son camp : ses soldats, armés de son courage, s'élancèrent sur les ennemis, les repoussèrent dans la ville et sur les montagnes. L'empereur fit alors rassembler les débris de son armée, se mit à leur tête, les conduisit sur le rivage dans le dessein de s'embarquer et de repasser en Espagne : mais quel terrible spectacle s'offrit à ses yeux ! des vaisseaux brisés, des corps morts qui flottoient sur les eaux ; une multitude de malheureux qui cherchoient à se dérober à la fureur des flots que les Maures et les Numides, accourus sur le rivage, assommoient à coups de lance ; des chevaux que les vagues précipitoient et écrasoient contre les rochers. Pendant que les torrens causés par l'orage inondoient le camp des Chrétiens, une tempête horrible s'étoit élevée sur la mer, avoient brisé les cables qui tenoient les vaisseaux sur les ancres. Ils s'étoient heurtés les uns

contre les autres, s'étoient brisés : une partie avoit coulé à fond. Charles leva les yeux et les mains vers le ciel, implora le secours de la divinité, repoussa les Maures et les Numides; fit rassembler les vaisseaux et les barques qui étoient échappés au naufrage. Il s'oublioit lui-même pour ne songer qu'à ses soldats, ne vouloit s'embarquer que le dernier ; mais Doria lui représenta que la conservation du reste de son armée, de son empire, dépendoit de la sienne. Il l'engagea à monter sur son vaisseau, le ramena en Espagne.

François I, instruit que l'empereur étoit de retour dans ses états, et persuadé en même temps que son honneur demandoit qu'il se vengeât de l'affront qu'il avoit reçu par l'assassinat de ses ambassadeurs, assembla des troupes, en envoya une partie dans le Roussillon, l'autre dans le Luxembourg, recommença la guerre en Piémont. Charles-Quint trouva le moyen de former une nouvelle alliance avec le capricieux Henri VIII et d'en obtenir des secours contre François I. Celui-ci résolut alors de

braver les discours que l'empereur pourroit répandre contre lui et de profiter des bonnes intentions que l'empereur des Turcs lui avoit toujours marquées. Il chargea Langei de lui trouver un homme adroit et hardi pour remplacer le malheureux Rincon dans l'ambassade de Constantinople, et d'assurer sa marche jusqu'à Venise. Langei jeta les yeux sur le capitaine Paulin, connu depuis sous le nom de baron de la Garde. Quoiqu'aventurier, il avoit toutes les qualités requises pour remplir la commission qu'on vouloit lui confier. Il étoit né dans un petit bourg, de parens fort pauvres. Un simple caporal passant par ce bourg rencontra Paulin, qui n'étoit encore qu'un enfant, lui proposa de le suivre. Paulin accepta son offre, le servit deux ans en qualité de goujat, se fit soldat sitôt que l'âge lui eut donné les forces nécessaires pour cet état. Sa valeur le fit parvenir au grade d'enseigne, ensuiteà celui de lieutenant: enfin ses talens militaires l'élevèrent à la dignité de capitaine, qui ne se donnoit alors qu'à des gens de marque

ou d'un mérite distingué. Langei, qui avoit reconnu en lui de grands talens pour la négociation, l'indiqua à François I comme un homme capable de braver les dangers de cette ambassade, et de remplir ses intentions auprès de Soliman. Le roi envoya à Paulin ses lettres de créance avec ordre de partir. Cet homme adroit et courageux joignit Soliman qui revenoit de Bude. Connoissant combien les présens sont agréables aux Turcs, il avoit fait apporter avec lui cinq cents robes d'écarlate et de soie qu'il distribua aux officiers des janissaires, présenta à l'empereur un buffet rempli de vases d'argent très-bien ciselés. Soliman le reçut avec accueil, lut les lettres dont il étoit chargé, lui dit qu'il fourniroit au roi de France tous les secours dont il auroit besoin pour se venger de l'outrage que l'empereur d'Occident lui avoit fait par l'assassinat de Rincon; ajouta qu'il avoit partagé l'outrage, qu'il vouloit aider à le venger; qu'il répondroit aux propositions du roi lorsqu'il seroit arrivé à Constantinople. Paulin, pendant la route de

Bude

Bude à Constantinople, eut soin de mettre dans les intérêts de la France tous les ministres de la Porte, en leur promettant des récompenses proportionnées à leurs services. Lorsque Soliman fut arrivé à Constantinople, il fit venir Paulin, lui dit qu'il tiendroit sa parole; de retourner en France, lui donna une lettre pour François I, l'engagea à revenir lui-même rapporter la réponse, afin qu'il sût la manière dont le roi de France s'y prendroit pour attaquer l'empereur d'Occident, et qu'il s'y conformât. Il lui fit donner deux magnifiques chevaux arabes et une épée garnie de pierreries pour les présenter de sa part à François I. Paulin partit, fit la route avec une promptitude incroyable, se rendit à Fontainebleau où le roi étoit alors. Il resta trois jours à conférer avec ce monarque, qui lui demanda le plan de ses opérations, le fit partir promptement pour Constantinople, afin de le faire connoître au sultan.

Lorsqu'il arriva dans cette capitale de la Turquie, on lui dit que la saison étoit trop

avancée pour qu'on mît une flotte en mer ; c'étoit vers le mois de juillet. Il alla trouver les ministres les uns après les autres, leur fit les instances les plus pressantes pour les engager à parler au sultan en faveur du roi de France. Il trouva accès auprès d'un eunuque qui étoit favori de Soliman et avoit toute sa confiance, le pria d'engager sa hautesse à tenir la parole qu'elle avoit donnée au roi son maître, réitéra si souvent ses prières, que l'eunuque impatienté fit assembler dans une des salles du palais, tous les grands de l'état, du nombre desquels se trouva Barberousse en qualité de général des armées navales de l'empire. Il y fit venir Paulin et lui tint ce langage : » François, voilà le lieu où s'assemblent les plus fidelles sujets de sa hautesse lorsqu'il est question de délibérer sur quelque affaire importante : chacun a la liberté d'y présenter son opinion sans déguisement. Je me garderai de faire usage de cette liberté pour vous tenir un langage désagréable. Votre roi étant regardé comme l'allié et l'ami des Ottomans,

nous devons lui rendre les services que l'amitié exige, et je vous déclare que c'est l'intention de l'empereur. Il aime le roi de France et veut lui prêter tous les secours dont il aura besoin pour triompher de ses ennemis ; mais vous nous faites des demandes un peu hardies, que d'autres pourroient même appeler imprudentes : vous avez rompu cette alliance, abandonné cette amitié qui vous unissoit aux Ottomans. L'alliance et l'amitié demandent qu'on coure les mêmes dangers : lorsqu'on ne remplit pas ces devoirs, on cesse d'être amis et alliés. Les François, loin de nous secourir dans les dangers qui nous pressoient, se sont contentés de nous envoyer des ambassadeurs, de nous écrire. Avez-vous fait un seul mouvement qui pût causer de la crainte à nos ennemis, lorsqu'avec une armée formidable ils envahissoient la Pannonie ; qu'avec une flotte innombrable ils ravageoient la Grèce ; enfin lorsqu'ils attaquoient et soumettoient le royaume de Tunis ! Non. Lorsqu'à votre sollicitation nous avons fait une des-

cente en Italie, vous n'avez même pas songé à faire une diversion comme vous l'aviez promis. Alors nous avons senti que nous ne devions espérer de vous aucune espèce de secours. Vous avez même fait une alliance avec notre ennemi commun. Si nous avons vaincu plusieurs puissances liguées contre nous, çà été par nos propres forces : lorsque Hariaden a battu leurs flottes réunies, qu'il a pris Châteauneuf, y a fait passer au fil de l'épée quatre mille hommes de vieilles troupes espagnoles, avoit-il reçu de vous quelques secours! L'amitié de Soliman pour vous lui fait cependant oublier vos mauvais procédés : il a intention de vous prêter son bras contre vos ennemis ; mais il n'est pas assez téméraire pour braver les caprices de la fortune. L'automne approche : elle amène avec elle les tempêtes les plus furieuses. Hariaden qui est un des plus grands marins qui existent est de mon avis ; son silence vous le prouve. C'est pendant l'automne et l'hiver qu'on répare les vaisseaux pour les mettre en état d'aller l'été en mer et

de combattre. La sagesse me dicte ce langage ; elle doit vous le faire approuver «.

Ce discours rempli d'aigreur, fit beaucoup de peine à Paulin. Il sentit qu'il exprimoit la façon de penser de Soliman même. Il y avoit dans la salle où on s'étoit assemblé une tribune grillée et couverte d'un rideau, de manière que l'empereur pouvoit tout entendre de là sans être vu. L'ambassadeur de France ne douta pas que Soliman ne fût sur cette tribune et n'entendit tout ce qu'on disoit dans le salon. Il ne perdit point courage, alla trouver l'aga des janissaires, le gagna à force de présens et de promesses, arriva par son moyen jusques dans l'intérieur du sérail, ce qu'aucun Chrétien avant lui n'avoit pu obtenir, implora, par le moyen de l'interprête qui s'y trouva, l'assistance de Soliman en faveur du roi son maître, qui étoit attaqué de tous les côtés à la fois. Le sultan lui dit d'un air de douceur : » Mon intention n'est point d'abandonner le roi de France dans le pressant besoin où il se trouve ; si je ne lui envoie pas du secours à présent, c'est

que vous avez trop tardé à venir me rendre sa réponse, et que le temps propre à la navigation est passé : mais je vous donne ma parole sacrée que, dès le commencement du printemps prochain, j'enverrai à mon frère et à mon ami, une flotte plus formidable encore qu'il me demande «.

La consternation se répandit en Europe vers le printemps de 1543. On voyoit les deux plus puissans rois de cette contrée armés l'un contre l'autre d'une haine implacable, faire les plus formidables préparatifs de guerre. On fut instruit que le terrible Soliman aiguisoit ses armes, qu'il avoit résolu de les confier au redoutable Barberousse, avec ordre de ravager toutes les contrées soumises à Charles-Quint. La superstition, fille de l'ignorance, augmenta la terreur dont on étoit saisi. Une nuée de sauterelles, venue du côté de l'Orient, dévora les blés, l'herbe des prairies, les feuilles des arbres, sembla annoncer l'arrivée des Turcs et leurs ravages. Un furieux tremblement de terre dans la Toscane effraya le pape : il sortit de Rome ; se ren-

dit en diligence à Boulogne ; ordonna des prières publiques pour obtenir le secours de Dieu contre les Turcs.

Le temps que Soliman avoit marqué pour envoyer sa flotte au secours de François I étoit arrivé : Paulin renouvelle ses instances ; mais il trouva encore une opposition de la part de cet eunuque dont nous avons parlé. Charles-Quint avoit employé l'ambassadeur de Venise à Constantinople pour le gagner à force de présens et de promesses. Cet eunuque montra par la suite à Paulin des lettres que Ferdinand de Gonzague, gouverneur de Sicile, lui avoit écrites au nom de Charles, et qui lui avoient été remises par le même ambassadeur. On lui promettoit des sommes considérables s'il vouloit employer son crédit à la cour ottomane pour engager Soliman à former une alliance avec l'empereur d'Occident. Barberousse dit publiquement à Paulin que l'ambassadeur de Venise lui avoit offert, de la part de l'empereur, dix mille écus d'or pour ne point se charger cette année du commandement de la flotte ottomane.

L'infatigable Paulin faisoit tous ses efforts pour surmonter ces obstacles. Il parvint à entrer une seconde fois dans le sérail, représenta au sultan qu'un grand prince tel que lui ne pouvoit manquer à sa parole. Soliman lui répondit : » François, la parole des rois est sacrée ; je me déshonorerois si je manquois à celle que j'ai donnée au roi de France, et mon honneur m'est plus précieux que toutes les richesses du monde entier «.

Deux jours après le grand visir et l'eunuque, favori de l'empereur, l'envoyèrent chercher, lui dirent que sa hautesse étoit si satisfaite du zèle qu'il avoit marqué pour le service de son souverain, qu'elle leur avoit ordonné d'assembler tous les grands de l'état, de lui donner un repas splendide, de lui présenter de sa part des robes brodées en or, deux beaux chevaux superbement enharnachés, des vases d'argent et des robes de soie pour les principaux officiers de sa suite. Soliman ordonna qu'on se hâtât de mettre sa flotte en état de partir ; lorsqu'elle fut près de mettre à la voile, il

chargea Paulin d'une lettre pour François I ; elle étoit à peu près conçue en ces termes : » Je vous envoie la flotte que vous m'avez fait demander par votre ambassadeur Paulin ; elle est pourvue d'hommes et de munitions. J'ai ordonné à Hariaden, mon amiral, de porter la guerre où vous jugerez à propos, et de vous obéir comme à moi-même. Vous lui ferez connoître vos volontés par Paulin, votre ambassadeur, qui ne le quittera pas. Nous espérons que vous aurez soin de renvoyer notre flotte en bon état à Constantinople, lorsqu'elle aura satisfait à vos besoins et contenté vos désirs. Vos vœux et les nôtres seront accomplis, si vous regardez Charles, roi d'Espagne, comme votre plus grand ennemi, et si vous ne vous laissez pas tromper par de spécieuses propositions de paix qu'il ne manquera pas de vous faire. Lorsque mes troupes auront ravagé ses états, il sera forcé de vous faire des propositions avantageuses ». La conduite de Soliman II à l'égard de François I, la lettre qu'il lui écrivit, prouvent que ce prince avoit l'ame

élevée, beaucoup de sagacité et de prudence en même temps, et qu'il connoissoit parfaitement le caractère de l'empereur et celui du roi de France.

Charles sentit que l'alliance de Soliman avec François I pouvoit déconcerter ses projets : il mit tout en usage pour la rompre ; voyant qu'il n'y réussissoit pas, il dénonça François au clergé comme l'ennemi des Chrétiens qui armoit contre eux les infidelles. Quelques écrivains modernes ont fait de longues et ennuyeuses dissertations pour justifier la conduite du roi de France. Cette question seule suffit pour cet objet : un homme est attaqué par plusieurs autres qui veulent le dépouiller, il en aperçoit un que l'habillement lui annonce être un musulman ; il lui demande du secours, en obtient : mérite-t-il d'être excommunié ? Charles avoit armé toutes les puissances contre François ; celui-ci demanda du secours à l'empereur des Turcs et en obtint. Continuons la narration.

La flotte turque étoit composée de cent cinquante vaisseaux de différentes gran-

deurs. Elle partit des côtes de la Turquie vers la fin de mai 1543, prit sa route par le Péloponèse, entra dans le fare de Messine, mouilla devant Reggio. Barberousse fit descendre à terre les troupes légères qui étoient sur sa flotte, pour examiner la situation de la ville : lorsqu'ils lui eurent fait leur rapport, ils la firent environner par mer et par terre. Le gouverneur de cette ville se nommoit Didace, étoit espagnol. Voyant la ville mal fortifiée, il fit retirer tous les habitans dans la citadelle avec ce qu'ils purent emporter. Paulin, qui étoit toujours resté avec Barberousse, offrit au gouverneur une capitulation favorable : pour réponse on tira plusieurs coups de canon sur les Turcs, et on en tua quelques-uns. Les soldats irrités mirent le feu aux maisons du fauboug; mais Barberousse, à la prière de Paulin, le fit arrêter et punir les coupables. Il dressa ensuite son artillerie contre la citadelle, y lâcha plusieurs coups de canon. La femme du gouverneur fut si effrayée, qu'elle versa des larmes : le gouverneur n'étoit pas coura-

geux, il livra la ville. Barberousse lui accorda la liberté de se retirer où il jugeroit à propos avec sa femme, ses enfans, et d'emporter ses effets avec lui. Il fit mettre les habitans dans une église avec des gardes pour qu'ils fussent à l'abri de toute insulte, accorda aux soldats le pillage de la ville et de la citadelle. Il s'y trouva encore quelques Reggiens et quelques Espagnols qui furent mis en esclavage.

Didace, gouverneur de Reggio, craignant que sa femme et ses filles ne reçussent quelques outrages de la part des soldats turcs, obtint, à la prière de Paulin, la permission de se retirer avec elles dans la tente de Barberousse, où il croyoit pouvoir être en sûreté. Parmi les filles de Didace, il y en avoit une extrêmement belle : Barberousse, en qui l'âge n'avoit point encore éteint les feux de l'amour, ne put résister à ses charmes ; il fut enflammé du désir de la posséder, mais il sentit en même temps que les rides de la vieillesse ont peu d'appas pour une jeune fille, et résolut, pour satisfaire sa passion, d'employer le droit de

la

la victoire. Il dit à Didace : » Ta fille a fait sur moi l'impression qu'elle ne peut manquer de faire sur tous ceux qui la voient : j'ai parcouru une partie de l'Europe et de l'Asie, et n'en ai trouvé aucune qui puisse lui être comparée. Je la garde pour prix des complaisances que j'ai eues et que j'aurai encore pour toi «. Didace et sa femme ne lui répondirent que par des larmes : plus leur fille étoit belle, plus ils l'aimoient et craignoient de la perdre. Didace enfin arrêta ses pleurs, lui dit : » Hélas ! seigneur, j'ai trop vécu, puisque je vois ma fille devenir la victime de sa beauté ; elle va être conduite dans un pays où l'on professe une religion différente de la sienne, une religion, pardonnez-le-moi, seigneur, pour laquelle on lui a toujours donné de l'éloignement. A qui pourra-t-elle confier ses peines et ses chagrins ? Personne n'entendra sa langue. Lorsque la possession aura éteint votre amour pour elle, vous pourrez l'abandonner à des mains barbares qui lui feront sentir tout le poids de l'esclavage. Où trouvera-t-elle alors du se-

cours ? les lois, dans votre pays, ne sont point un appui pour les femmes, elle n'aura de ressource que dans les pleurs, et peut-être aura-t-on la cruauté de les lui défendre. Ah ! seigneur, la voix me manque, je suis pénétré de douleur «. Il prit sa fille entre ses bras, arrosa son visage de larmes, lui dit : » Adieu, chère fille, adieu pour jamais. Ta beauté te rend bien intéressante, mais elle t'est bien funeste. Il te reste une ressource, ma chère fille, c'est de mettre ta confiance en Dieu, il ne t'abandonnera pas «. Les pleurs que cette jeune fille répandoit, la rendoient encore plus belle, plus intéressante : le cœur du vieux Barberousse acheva de s'enflammer. Il dit à Didace : » Calme tes craintes; ta fille est si belle, qu'elle ne peut être malheureuse dans quelque pays qu'elle habite, chez quelque nation qu'elle se trouve : la beauté règne par-tout en souveraine. Je ne la prends point pour en faire une esclave, je la prends pour en faire ma femme. Selon les lois, selon les usages de l'empire turc, les femmes et les veuves des grands

sont honorées et respectées. Elle aura pour la servir les femmes qu'elle voudra choisir parmi celles qui sont dans la ville. «. Il la fit sur le champ conduire dans sa galère, et impatient de la posséder, il l'épousa suivant les cérémonies des Mahométans, fit des présens à Didace, le renvoya en Espagne avec sa femme et ses autres enfans. Le mariage n'éteignit point sa passion ; au contraire, il l'augmenta. Trois mois après, Didace ayant appris qu'il étoit à Porto-Hercole avec sa flotte, y alla pour voir sa fille, la trouva beaucoup moins affligée qu'il ne s'y attendoit, et reçut de Barberousse tout l'accueil qu'un gendre doit à son beau-père.

Barberousse partit de Reggio pour aller ravager les côtes méridionales de l'Italie. Il avança jusqu'au port d'Ostie, jeta l'épouvante dans le territoire de Rome. Tout le monde crut que les Turcs alloient ravager la capitale de la chrétienté : le pape, les cardinaux, les habitans, ne songeoient qu'à fuir. Paulin qui, comme on l'a vu, accompagnoit toujours Barberousse pour

lui faire connoître les intentions du roi de France et diriger ses opérations, fut informé de ce qui se passoit à Rome; il écrivit au gouverneur une lettre conçue en ces termes: » Soliman a confié ses forces maritimes à Barberousse pour attaquer les ennemis de la France, non ses amis, et lui a ordonné d'obéir à François comme à lui-même; ainsi le pape peut être tranquille, les Turcs ne feront aucune invasion dans ses états. Le roi de France, loin de chercher la destruction de Rome, n'a rien tant à cœur que son élévation «. Cette lettre rétablit un peu la tranquillité dans Rome, dans la campagne et les environs. Alors les paysans ne firent aucune difficulté de porter des provisions aux Turcs qui les achetèrent au prix qu'on voulut y mettre. La précaution de Paulin et la conduite que tenoient les Turcs ne calmèrent cependant pas tout à fait les craintes des habitans de Rome et de Tivoli. Il étoit nuit lorsque la nouvelle de l'arrivée des Turcs au port d'Ostie se répandit, et tout le monde s'enfuyoit. Les femmes, les enfans, les reli-

gieuses étoient errantes dans la campagne, demandoient du secours et de la lumière au premier homme qu'elles rencontroient. Lorsque Barberousse eut ramassé les provisions qui lui étoient nécessaires, il leva l'ancre sans avoir souffert que les Turcs fissent le moindre tort à personne, et se rendit au port de Marseille. Là, il attendit que le roi de France lui donnât des ordres pour commencer ses opérations. Voyant que le mois d'août approchoit, et que François ne lui en avoit encore donné aucun, il s'impatienta, dit à Paulin qu'il n'avoit pas parcouru un si grand espace de mer pour venir à Marseille et y rester dans une honteuse tranquillité; que le roi de France employoit en délibérations le temps propre à faire des entreprises maritimes; que Soliman seroit irrité lorsqu'il sauroit qu'on lui avoit fait faire tant de dépenses inutiles. Paulin voyant Barberousse justement irrité, se hâta d'aller trouver le roi, lui fit connoître combien il étoit dangereux pour lui de mécontenter les Turcs; qu'on ne pouvoit se dispenser de les em-

ployer à quelque entreprise importante. François le renvoya auprès de Barberousse, le chargea de lui dire que son dessein étoit d'attaquer Nice par mer et par terre ; que la flotte françoise, qui étoit commandée par le duc d'Enguien, le joindroit bientôt. Le duc ne tarda effectivement pas à arriver dans le port de Marseille avec la flotte françoise, composée de vingt-deux galères et de dix-huit vaisseaux de charge, avec seize mille hommes d'infanterie et les munitions nécessaires pour plusieurs jours.

Les deux flottes combinées partirent peu de temps après : lorsqu'elles passèrent devant Gênes, Paulin écrivit aux magistrats de cette ville, pour les avertir de n'avoir aucune crainte ; que la flotte ottomane étoit entièrement soumise aux ordres du roi de France, qui n'avoit intention de l'employer que contre la ville de Nice. Pour preuve de la vérité qu'il avançoit, il leur renvoya plusieurs captifs génois qui étoient détenus dans les vaisseaux turcs.

Le duc d'Enguien fit sommer les habitans de Nice de se rendre et de ne pas s'expo-

ser aux malheurs d'une ville prise d'assaut. Ils répondirent qu'ils se défendroient jusqu'à la dernière extrémité, et qu'ils se laisseroient ensevelir sous les ruines de leur ville. Alors les François et les Turcs l'attaquèrent par chacun un côté, firent des brèches si considérables, que le gouverneur se retira dans la citadelle avec la garnison. Les habitans capitulèrent. Paulin craignant que les Turcs ne pillassent la ville, pria Barberousse de les faire tous rentrer dans leurs vaisseaux. Les janissaires furent si mécontens de voir qu'on les privoit du pillage de Nice, qu'ils vouloient tuer Paulin : Barberousse fut obligé d'employer toute sa prudence et toute sa fermeté pour les en empêcher.

Barberousse et le duc d'Enguien délibérèrent s'ils attaqueroient la citadelle. Sa situation sur le haut d'un rocher escarpé la rendoit presque imprenable, l'approche en étoit très-dangereuse, on ne pouvoit d'ailleurs faire usage de la mine. Barberousse dit au duc : » Deux raisons m'engagent à vous conseiller de ne pas former ce siége.

1°. Nous serons long-temps devant cette place sans la prendre, l'ennemi ne manquera pas de rassembler des troupes, de venir nous attaquer, et nous nous trouverons entre deux feux. 2°. Je ne vois pas d'endroit où placer notre artillerie. Si l'on se décide à former le siége, il faudra que l'une des deux armées se charge de l'attaque, pendant que l'autre gardera le camp pour le mettre à l'abri de surprise «.

Barberousse, voyant que le duc sembloit incertain sur la réponse, le regarda d'un air de mépris, et lui dit : » Je sais que les François sont toujours fort longs à se décider lorsqu'ils sont à la guerre «. Aussitôt il fit assembler ses troupes dans l'endroit qui lui parut le plus propre à former le siége de la citadelle, y fit mettre sept canons, dont deux étoient d'une grosseur extrême, les fit pointer sur les bastions, en abattit les guérites, jeta une telle épouvante dans la place, que personne n'osoit paroître sur les remparts. Les François formèrent une attaque par le côté opposé, et cherchèrent à imiter la promptitude avec

laquelle les Turcs servoient le canon. On tira tant de coups de part et d'autre sur la citadelle de Nice, que la poudre et les boulets manquèrent dans le camp des François. Le duc d'Enguien en envoya demander dans celui des Turcs. Barberousse devint furieux, tint ce langage à ceux qui vinrent de la part du duc: » Dites à votre général que je reconnois à ce trait l'inconséquence et la légéreté des François: étant à Marseille, ils ne se sont occupés qu'à remplir leurs vaisseaux de vin et de vivres; n'ont pas même songé à prendre les choses nécessaires à la guerre, et sont obligés de les emprunter des étrangers dans leur pays même «. Il ajouta que Paulin l'avoit trompé en lui promettant qu'il trouveroit en France tout ce qui lui seroit nécessaire, qu'il alloit le faire charger de chaînes et l'envoyer à Soliman, qui lui feroit subir la punition due à sa fourberie. Il fit assembler ses officiers, leur dit qu'il vouloit promptement retourner en Orient; qu'il avoit honte d'être venu servir une nation si trompeuse et si négligente. Le duc d'Enguien alla lui-

même le trouver, descendit jusqu'à lui faire des excuses, lui promit, au nom du roi, qu'on lui fourniroit tout ce qui lui seroit nécessaire, et qu'on le récompenseroit selon son zèle et ses peines, ainsi que ses officiers. Barberousse s'appaisa, promit de continuer le siége, à condition que le roi tiendroit la parole qu'on lui donnoit en son nom.

Il continuoit le siége avec ardeur, mais on intercepta des lettres que le marquis du Guast écrivoit au gouverneur de la citadelle. Il l'exhortoit à se défendre avec courage, et lui promettoit de venir promptement à son secours avec une armée formidable. Le duc d'Enguien et Barberousse sentirent qu'il étoit dangereux d'attendre du Guast; ils embarquèrent leur canon, toutes leurs munitions de guerre, évacuèrent la place. Les Turcs transportèrent leurs canons et leurs équipages à force de bras et avec une célérité surprenante : ils rioient en voyant la mollesse et la lenteur des François; consentirent même à leur aider. Le tumulte que ce départ précipité occasionna, donna

la facilité à plusieurs Turcs d'entrer dans la ville, de la piller ; ils mirent même le feu à plusieurs maisons. Barberousse se rendit de là au port d'Antibes pour se reposer et prendre les rafraîchissemens qui lui étoient nécessaires.

Pendant qu'il y étoit, on l'avertit que la flotte de Doria, dans laquelle étoient le duc de Savoie, et le marquis du Guast, avoit été poussée par la tempête dans la baie de Villefranche au comté de Nice ; que quatre galères de cette flotte avoient été brisées contre les rochers, et que les autres étoient en fort mauvais état. Paulin fit auprès de Barberousse toutes les instances possibles pour l'engager à profiter de l'occasion qui se présentoit de détruire la flotte de Doria : elles furent inutiles ; Barberousse lui dit qu'il ne laisseroit jamais échapper l'occasion d'acquérir de la gloire, mais que les vents du nord-est ne lui permettoient pas de tenter l'expédition qu'on lui proposoit. Lorsque les vents furent appaisés, et que la mer devint tranquille, il fit lever l'ancre ; mais il ordonna de ne

pas déployer toutes les voiles et de ramer lentement, disant qu'il craignoit une nouvelle tempête. Les officiers turcs, qui savoient que c'étoit l'homme le plus actif et le plus bouillant de son temps, furent d'abord étonnés de le voir prendre tant de précautions ; ils se mirent ensuite à rire, et dirent assez haut pour qu'il l'entendît : *Hariaden et Doria sont deux corsaires qui ne veulent point se nuire. Hariaden fait aujourd'hui pour Doria ce que Doria fit pour lui il y a quelques années à Hippone et à Larta.* Barberousse, piqué de ce propos, répondit : » Des jeunes gens sans expérience vont croire qu'ils en savent plus qu'un vieux général qui a passé toute sa vie sous les armes et dans les combats «. Fixant ensuite Cayergol qui avoit élevé la voix plus que les autres, et le montrant, il ajouta : » Il juge par son père Cayerbeg qui commandoit l'aile droite de l'armée égyptienne à la bataille de Singa, sous les ordres de Campson, sultan d'Egypte, et ne voulut pas donner sur les Turcs ; ce qui leur procura la victoire et la conquête de l'Egypte. On

donna

donna à Cayerbeg le gouvernement de ce royaume pour récompense de sa trahison. Son fils Cayergol croit que je suis d'intelligence avec les ennemis, et que j'en attends de grandes récompenses pour ne les avoir pas attaqués «. Les annales turques disent que Selim I, empereur des Turcs, et père de Soliman II, battit Campson, sultan d'Egypte, le 26 août 1516, sur les bords du Singa, à peu de distance d'Alep, par la trahison de Cayerbeg, un des principaux officiers de l'armée égyptienne ; que cette victoire procura à Selim la conquête de l'Egypte, et qu'il en donna le gouvernement au traître Cayerbeg. Ce reproche rendit Cayergol tout confus : il baissa la tête et se retira.

Barberousse envoya vingt-cinq galères sous les ordres de Salec vers la baie de Villefranche, pour voir dans quel état étoit la flotte ennemie. Elle étoit partie lorsque Salec y arriva. Il recueillit les débris des galères qui avoient fait naufrage, et réussit, par le moyen des plongeurs, à tirer les canons de la mer. Barberousse, voyant

que l'automne s'approchoit, se retira à Toulon où il passa l'hiver. Le marquis du Guast se rendit à Nice, regarda avec attention l'endroit où les Turcs étoient campés, admira leur manière de se retrancher.

Le duc de Savoie, pour exprimer la satisfaction que lui causoit la retraite des François et des Turcs devant Nice, fit frapper une médaille où l'on voyoit d'un côté la croix de Savoie entourée des attributs de la victoire, de l'autre on lisoit cette inscription: *Nicœa à Turcis et à Gallis obsessa:* Nice assiégée par les Turcs et les François. Il vouloit annoncer à la postérité qu'il avoit été en état de résister à ces deux puissances formidables.

François I avoit donné des ordres précis de fournir à Barberousse tout ce qui lui seroit nécessaire, et lui procurer tous les amusemens qui paroîtroient être de son goût; mais ce vieux et infatigable marin n'en connoissoit d'autre que de veiller à la conservation de ses matelots, de ses soldats et de sa flotte: il faisoit tous les jours la revue de ses hommes de mer et de terre,

visitoit ensuite ses vaisseaux. Voyant qu'il y en avoit plusieurs en bon état, il se reprocha de les laisser si long-temps dans l'inaction, détacha vingt-cinq de ses galères sous la conduite de son fidelle Salec, lui ordonna d'aller ravager les côtes d'Espagne. Salec exécuta ses ordres, pilla une multitude de villes maritimes de ce royaume; enleva dans le port de Palamos des vaisseaux espagnols chargés de marchandises, se rendit avec toutes ces dépouilles à Alger, où il resta jusqu'au temps propre à la navigation. Barberousse, voyant que les agrès de quelques-uns de ses vaisseaux étoient en mauvais état, en fit demander aux Génois et en obtint par le moyen de Doria. Il rendit, pour prix de l'achat, les sujets de cette république qu'il avoit pris sur les vaisseaux de l'empereur. Lorsqu'on reprochoit à Doria le tort qu'il avoit de rendre service aux ennemis de l'empereur dont il étoit l'amiral, il répondoit: » Mon premier devoir est de veiller à la sûreté de ma patrie, d'empêcher qu'un ennemi aussi redoutable que Barberousse ne tourne

ses armes contre elle, et ne la ruine de fond en comble «.

Barberousse voyant le printemps arrivé et que le roi de France ne lui proposoit aucune expédition, fit dire à ce monarque qu'il s'ennuyoit de rester si long-temps dans l'inaction; que sa majesté ne devoit pas trouver mauvais qu'il retournât à Constantinople, puisqu'elle n'avoit plus besoin de ses services. Il ajouta que si François I vouloit cependant tirer une juste vengeance de Charles, son implacable ennemi, il iroit porter le fer et le feu sur toutes les côtes d'Espagne; qu'il mettroit ce pays aussi ras de maisons, d'arbres, même d'herbes, que sa tête l'étoit de cheveux. On sait que les Mahométans se font la raser tête, qu'ils ne portent point de cheveux.

L'humanité engagea François I à rejeter cette proposition. » Pourquoi, dit-il à ceux qui la lui firent de la part de Barberousse, livrerois-je à la fureur des barbares des chrétiens qui ne sont mes ennemis qu'en qualité de sujets de Charles ! Dois-je déshonorer le titre de fils aîné de l'église que

le roi de France porte depuis si long-temps? Dois-je enfin rendre ma mémoire odieuse à la postérité la plus reculée «! On l'avertit d'ailleurs que les Turcs faisoient beauboup de tort au pays où ils étoient; qu'en allant faire leurs provisions de bois, ils détruisoient les arbres et les semences; qu'ils enlevoient par force les paysans, les conduisoient dans leurs vaisseaux pour les emmener en esclavage. Il forma la résolution de le renvoyer, lui fit livrer quatre cents hommes condamnés pour crimes aux galères, afin qu'ils remplaçassent les Turcs qui étoient morts sur sa flotte, ordonna qu'on lui fournit toutes les munitions de guerre et de bouche dont il avoit besoin, et lui envoya des présens considérables. Barberousse partit au commencement de mai 1545, prit sa route par les îles de Lerins, alla mouiller au port de Vado, qui appartient à la république de Gênes. Le sénat lui envoya de nouveaux rafraîchissemens: en les acceptant, il dit: » Je n'ai jamais eu intention de causer du mal à la république de Gênes, j'aurois

même volé à son secours si elle en avoit eu besoin «. Ceci joint à plusieurs traits qu'on a pu remarquer dans la vie de Barberousse prouve, pour ainsi dire, qu'il y avoit de l'intelligence entre Doria et lui. Quelques écrivains modernes ont assuré qu'il assiégea la ville de Gavi qui appartient à cette république, et qu'il ne put s'en rendre maître ; que le connétable Lesdiguières l'assiégea en 1625 ; qu'on lui dit que le fameux Barberousse avoit échoué devant cette place ; qu'il répondit : » Barberousse n'a pas pris la ville de Gavi, mais Barbegrise la prendra «. Il est vrai que le connétable Lesdiguières assiégea et prit Gavi en 1625 ; mais aucun auteur contemporain de Barberousse ne dit qu'il assiégea Gavi. Il paroît que c'est un bon mot qu'on a voulu faire. Barberousse se rendit à l'île d'Elbe, sur la côte de Toscane : il écrivit au seigneur de Piombino, à qui cette île appartenoit, une lettre conçue en ces termes : » Je sais que vous retenez à votre service un jeune Turc qui fut captif à Tunis. C'est le fils de Sinas, un

de mes lieutenans ; si vous me le rendez, je vous en marquerai ma reconnoissance en empêchant les Turcs, qui me sont soumis, de faire le moindre dégât sur vos terres ; mais si vous avez la témérité de me le refuser, je vous ferai connoître jusqu'où je peux porter la vengeance «. Appian, c'étoit le nom du seigneur de Piombino, lui répondit : » Ma religion me défend de vous livrer le jeune homme que vous me demandez ; il a embrassé le christianisme. Au reste, je vous fournirai tous les secours dont vous avez besoin, et je vous promets que je traiterai ce jeune homme, non comme un esclave, mais comme mon fils «. Il lui envoya des rafraîchissemens de toutes espèces pour l'engager à supporter son refus avec tranquillité. Il ne connoissoit pas Barberousse, que la moindre résistance impatientoit. Ce Turc fit sur le champ environner l'île d'Elbe par sa flotte, ordonna à ses soldats d'y descendre et de mettre tout au pillage. Les Turcs commencèrent par enlever tous les insulaires qu'ils rencontrèrent dans la cam-

pagne, pillèrent les villages. Appian fut alors saisi de frayeur, il se hâta de renvoyer à Barberousse le jeune homme qu'il lui avoit demandé; le pillage cessa, et la flotte turque leva l'ancre.

Côme de Médicis avoit dans la galère même de Barberousse un espion grec qui l'avertissoit de tous les projets qu'on y formoit et de toutes les résolutions qu'on y prenoit. Ce Grec l'avertit que la flotte turque devoit passer le long des côtes de la Toscane. Sur cet avis, il ordonna à Etienne Colonne, qui étoit général des troupes de son duché, de rassembler ses soldats, de les répandre par détachemens sur le rivage, afin de s'opposer à la descente des Turcs, s'ils cherchoient à en faire une de ce côté. Il envoya un député aux Siennois pour leur conseiller de prendre les mêmes précautions que lui, et leur offrit des troupes s'ils en avoient besoin; mais les Siennois étoient depuis long-temps ennemis de ceux de Florence. Sienne étoit alors une république indépendante. Les Siennois savoient que Côme de Médicis avoit envie de les sou-

mettre à sa puissance : ils crurent qu'il n'y auroit pas de sûreté pour eux à recevoir ses troupes dans leur pays, et lui répondirent qu'ils étoient en état de se garder eux-mêmes.

Ils ne tardèrent pas à sentir que leur défiance étoit alors mal fondée. Barberousse arriva avec sa flotte devant Télamo, une des villes de leur dépendance, mit pied à terre, dirigea son artillerie contre les murailles. Comme elles étoient fort foibles, il y fit bientôt une brèche. Le gouverneur fut si effrayé, qu'il se sauva par la brèche même. Il tomba entre les mains des Turcs qui se rendirent bientôt maîtres de la ville, la pillèrent. Barberousse entra dans la maison de Barthelemi Télamo, qui étoit mort depuis quelques jours, y mit le feu, fit ouvrir son tombeau, ordonna qu'on coupât son cadavre par morceaux, qu'on les dispersât. Ce qui occasionna cette barbarie, fut le désir qu'il avoit de se venger des ravages que Télamo, étant général des galères du pape, avoit fait dans les îles de Lesbos et de Mételin, où Barberousse avoit des possessions.

Les Turcs marchèrent ensuite du côté de Montéano, qui n'est qu'à huit milles de Télamo, y arrivèrent pendant la nuit, enlevèrent tout ce qui tenta leur cupidité, chargèrent de chaînes tous les habitans de cette malheureuse ville. Les laboureurs échappèrent seuls à l'esclavage : le travail les avoit appelés à la campagne. Les Turcs, comme des tigres dont le carnage excite la cruauté, portoient le fer et le feu dans toute la contrée. Ils se rendirent à Porto-Hercole. Jean de Luna qui en étoit gouverneur, les voyant approcher, assembla, par ordre des magistrats, la garnison qui étoit composée d'Espagnols; y joignit les citoyens qu'il avoit rassemblés à la hâte; mais il sentit que cette troupe n'étoit pas capable de résister aux Turcs; conseilla au sénat d'envoyer prier Côme d'oublier la conduite qu'on avoit tenue à son égard, et de prêter à la république les secours qu'il lui avoit offerts. Ambroise Mucio, un des principaux sénateurs, et en qui l'on connoissoit beaucoup de talens pour la parole, fut chargé de cette commission. Il fit toute

la diligence possible, alla se prosterner aux pieds de Côme de Médicis, lui dit que sa générosité demandoit qu'il oubliât le procédé des Siennois, pour ne faire attention qu'à leurs malheurs et les secourir. Côme savoit que son intérêt et sa gloire exigeoient qu'il les secourût. Il donna ordre à Etienne Colonne de conduire son armée à Porte-Hercole et de faire prendre les devans à Cipino Vitelli avec un détachement de cavalerie et d'infanterie ; mais ils arrivèrent trop tard. Les Turcs avoient dressé avec tant de promptitude et tant d'adresse leurs batteries de canons sur un rocher qui commandoit la ville, que les citoyens, effrayés du danger qui les menaçoit, leur avoient ouvert les portes. L'armée de Côme n'arriva que pour voir qu'on embarquoit les malheureux citoyens chargés de fers, et les flammes dévorer la ville.

Jean de Luna s'étoit fait jour au travers des Turcs avec une partie des troupes qu'il avoit rassemblées et jetées dans Orbitello, petite ville à peu de distance de Porto-Hercole. Sa situation la rend presqu'im-

prenable ; elle est située sur un rocher au milieu d'un étang salé, de dix à douze milles de circonférence que forme la rivière d'Albegna, qui se décharge dans la mer par une ouverture assez large. On n'arrive à la rivière que par une chaussée fort étroite et qu'on peut facilement couper.

Barberousse, voulant laisser dans toute cette contrée des traces de sa fureur et de sa barbarie, résolut d'attaquer Orbitello, fit mettre ses plus gros canons sur les galères à trois rangs de rames. Luna et les soldats qu'il avoit amenés avec lui voyant faire ces préparatifs de dessus les murailles de la ville, furent saisis de frayeur, prirent la résolution de traverser les marais du côté des terres et de s'enfuir. Vitelli, qui s'étoit tenu à quelque distance de là, ne voulant pas exposer le petit nombre de soldats qu'il commandoit contre l'armée turque, se voyant alors renforcé par une partie de ceux d'Etienne Colonne, parut tout-à-coup sur le rivage, rangea son armée en bataille, fit pointer son armée sur la flotte des Turcs quelques pièces d'artillerie

lerie qu'on lui avoit amenées, en coula bas plusieurs : sa cavalerie tomba sur les Turcs qui avoient mis pied à terre, en tua un grand nombre, força le reste de remonter sur les vaisseaux. Luna et ses soldats, ayant repris courage, joignirent la troupe de Vitelli: des détachemens de celle d'Etienne Colonne arrivoient. Barberousse sentit qu'il lui faudroit employer beaucoup de temps et perdre beaucoup de monde pour se rendre maître d'Orbitello; il voyoit d'ailleurs la saison avancée: il leva l'ancre, et s'arrêta en passant à l'île de Giglio ou de Lys, qui est dans ces parages, y descendit, assiégea la ville, la prit d'assaut, la pilla et enleva les habitans, qu'il mit en esclavage.

On fut étonné que Barberousse, dont on connoissoit le courage et l'activité, eût si promptement abandonné Orbitello; mais on sut par la suite qu'il vouloit, à quelque prix que ce fût, retourner cette année à Constantinople; que voyant, comme nous venons de le dire, la saison avancée, il craignoit d'être surpris par l'automne qu

avoit deux fois pensé lui être funeste, l'un au cap d'Ella Chiméra, l'autre à Propontide ou la mer de Marmara. D'ailleurs, il voyoit que les François n'avoient ni la volonté ni le pouvoir de lui aider à remplir les vastes projets qu'il avoit formés. Il leur avoit proposé de faire agrandir Porto-Hercole, de le fortifier et d'y mettre une garnison considérable, de faire ensuite creuser un canal profond depuis Porto-San-Stephano, situé à sept milles d'Orbitello, jusqu'au lac qui environne cette dernière ville, d'en faire un port spacieux qui pût contenir un nombre de galères assez considérable pour tenir toutes les côtes d'Italie en respect. Son intention secrette étoit, assure-t-on, d'y conduire la plus grande partie des forces navales des Turcs, espérant que la foiblesse des Chrétiens, causée par leur désunion, lui faciliteroit les moyens d'envahir toute l'Italie.

En partant de l'île de Giglio, il rasa Capolinaro qui est au-dessus de Civita-Vecchia, s'arrêta sous les murs de cette ville avec dessein de lui faire subir le même

sort qu'à Télamo ; mais Léon Strozzi, qui avoit remplacé auprès de lui le capitaine Paulin, lui représenta qu'on imputeroit tous ces ravages au roi de France, ce qui lui feroit beaucoup de déshonneur et lui causeroit un chagrin très-vif. Il parvint à lui faire changer de résolution. Barrousse, né françois, avoit toujours conservé une sorte de respect pour le souverain de cette nation. Il se rendit à l'île d'Ischia, qui est aux environs, ravagea Ferin, Pensa et Varran, trois bourgs de cette île ; mais il n'attaqua pas la ville d'Ischia, parce qu'elle est avancée dans les terres et très-bien fortifiée. Il alla de là à l'île de Procita, où il fit peu de dégât ; les habitans s'étoient enfuis avec tous leurs effets. Il se jeta ensuite dans le golfe de Pouzol, étendit sa flotte depuis Messine jusqu'à l'Averne, fit lâcher quelques coups de canon contre les murailles de Pouzol : voyant qu'elles étoient très-fortes, il passa outre. Son arrivée avoit répandu la terreur dans la ville et dans tous les environs. Pierre de Tolède, vice-roi de Naples, avoit fait

battre le tambour afin d'assembler tous les jeunes gens du pays, et d'aller au secours de Pouzol. Barberousse franchit le promontoire de Campanello, prit à gauche pour aller assiéger Salerne; mais une tempête qui survint tout-à-coup poussa sa flotte au-delà de Palinure. Il alla au cap de Syte, ravagea la ville de Carrea, avança du côté de Lipari, assiégea cette ville : le gouverneur, qui étoit un homme timide et lâche, la rendit sans faire la moindre résistance. Barberousse lui accorda la liberté; mais il emmena en captivité tous les autres habitans, dont le nombre montoit à sept mille, tant hommes que femmes et enfans. Ses vaisseaux étoient si chargés de dépouilles, qu'il ne pouvoit plus en contenir : il partit enfin pour Constantinople. Le nombre des esclaves que ce barbare emmenoit avec lui étoit prodigieux : il les avoit tous fait mettre à fond de cale, où les uns périrent de faim, de soif, de chagrin; les autres furent étouffés. Il fit jeter plus de dix mille corps à la mer. On est étonné de voir que la nature produise des hommes qui poussent la cruauté jusqu'à ce point.

Lorsque Barberousse arriva à Constantinople, il trouva Soliman dans l'affliction. Ce prince venoit de perdre sultan Mahomet, son fils aîné, qu'il aimoit tendrement: il reçut son amiral avec toute la satisfaction que la douleur lui permettoit de prendre. Barberousse se retira à Bisistach, qui est à deux lieues de Constantinople, pour se reposer de ses fatigues et jouir de posséder sa belle Reggienne, y fit construire une mosquée. Le repos l'ennuya, il ordonna qu'on réparât ses galères, qu'on en construisit de nouvelles; il se proposoit d'aller encore en course; mais il fut attaqué d'une dyssenterie. Un médecin juif lui conseilla de mettre des enfans à coucher avec lui: il lui vint une fièvre violente qui l'emporta sur la fin du mois de mai, à l'âge de quatre-vingt ans. Il laissa le royaume d'Alger à son fils Assen. Il fut enterré dans la mosquée qu'il avoit fait bâtir.

Hariaden, surnommé Barberousse, fut un homme extraordinaire. Né en France d'une famille distinguée, il embrasse l'état qui semble être un devoir pour la nobles-

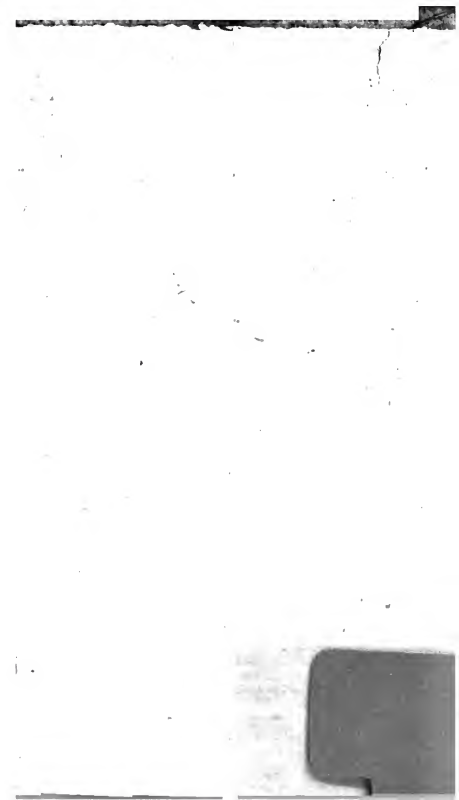
se, c'est d'aller au milieu des hasards acquérir de la gloire à sa patrie, ou de verser son sang pour elle. Il se mêle parmi des François qui vont au secours des Vénitiens contre les infidelles ; mais un événement imprévu les engage à retourner chez eux. Le tumulte des camps, le bruit des armes, sont analogues à son caractère bouillant et impétueux : il veut faire la guerre, n'importe pourquoi, n'importe comment. Il oublie ce qu'il doit à sa naissance, à lui-même, se mêle parmi les corsaires : son courage et son adresse le font bientôt distinguer, il devient leur chef. Alors il ne veut dépendre de personne ; se propose de n'avoir pour loi que sa volonté. Pour faire perdre la trace de sa naissance, il change de nom et de religion. Les crimes et les forfaits sont les nœuds par lesquels il s'attache ceux qui se sont associés à lui. Les succès éveillent son ambition, il veut mettre une couronne sur sa tête, communique son projet à un homme aussi ambitieux, aussi téméraire que lui. Ils tournent leurs regards de tous

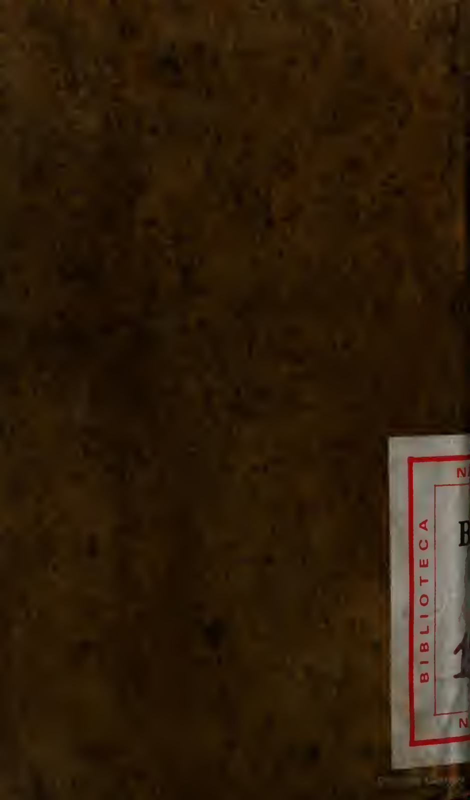
côtés pour voir quel pays ils peuvent attaquer : les troubles qui agitent le royaume d'Alger les appellent et leur promettent un succès presque certain. Ils dirigent leur marche de ce côté : l'un commande les troupes de terre, l'autre celles de mer ; ils soumettent Alger, prennent le titre de roi. Le collègue de Hariaden périt, le laisse seul sur le trône : Hariaden sait le conserver et résister aux forces réunies de Charles-Quint. Il sent qu'il peut cependant succomber sous les coups de cette puissance redoutable, s'adresse à l'empereur des Turcs qui lui confie ses armées navales. Il les dirige toutes contre celui qui a voulu l'accabler, bat son amiral, ravage ses états, dépeuple ses villes. Le titre de sujet de Charles-Quint est aux yeux de Barberousse un crime qui excite sa vengeance et sa cruauté.

Il montra de grands talens pour la guerre: ses actions demandoient qu'on le mît au nombre des hommes illustres : mais les crimes que son caractère naturellement féroce lui fit commettre, révoltent la na-

ture et rendent sa mémoire odieuse. Il faisoit périr les hommes sans répugnance ni remords : il traitoit ses esclaves avec la dernière dureté. On assure cependant qu'il aima les femmes jusques dans l'extrême vieillesse , et cette passion adoucit ordinairement le cœur des hommes.

FIN.




BIBLIOTECA